

CARTIER
B

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Musique Page B 3
Cinéma Page B 4
Théâtre Page B 8
Disques classiques Page B 9
Danse Page B 9
Vitrine du disque Page B 10
Jazz et blues Page B 10
Arts visuels Page B 11

TÉLÉVISION



Les femmes de Lise Payette

Le discours féministe n'a plus la cote, il n'y en a que pour les stars (bonjour Claudia Schiffer). Cela n'a heureusement pas empêché Lise Payette de se lancer dans l'aventure *Femmes, une histoire inédite*, une série de six émissions sur la situation des femmes dans le monde.

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Certains trouveront l'approche de la série trop années 70, d'autres se réjouiront de la complexité et du nombre des thèmes abordés. Mais une chose est certaine, la série suscitera de nombreuses réactions et il va sans dire qu'elle vaut que l'on s'y arrête, à un moment où les universités américaines abritent plus de 600 facultés d'études féminines.

«Nous voulions voir grand sans pour autant devenir inabordable ou encyclopédiques», résume le producteur, Raymond Gauthier, attaché, comme Mme Payette, à la maison de production Point de mire.

La série est destinée à un large public, à la fois du Québec et du Canada anglais. Elle débute ce mercredi, à 21h, à Radio-Canada, et est également diffusée sur CTV, principal bailleur de fonds du projet de 3,6 millions.

Les concessions commerciales consenties en cours de route ont d'ailleurs déjà provoqué la démission de l'une des trois réalisatrices originales de la série, Paule Baillargeon. Et on peut très bien comprendre ses raisons. Mais on se réjouit qu'une autre réalisatrice, Léa Pool, ait persisté car elle a relevé avec brio le défi de réaliser un documentaire prenant, avec toutes les contraintes des scénarios. Sans parler des contraintes des pauses publicitaires. Pour une cinéaste habituée à la fiction, les ajustements ont été nombreux. Et heureux.

La cinéaste a réalisé deux des six épisodes, Anne Henderson et Tom Puchniak les quatre autres. Pour évoquer «la longue route parcourue par les femmes depuis la nuit des temps», les cinéastes ont tourné des séquences dans 20 pays (même si la femme en Occident reste au centre de la série).

Marie Tifo assure l'animation et la narration en langue française. Ce rôle incombe à Susan Sarandon au secteur anglais.

Des conquêtes

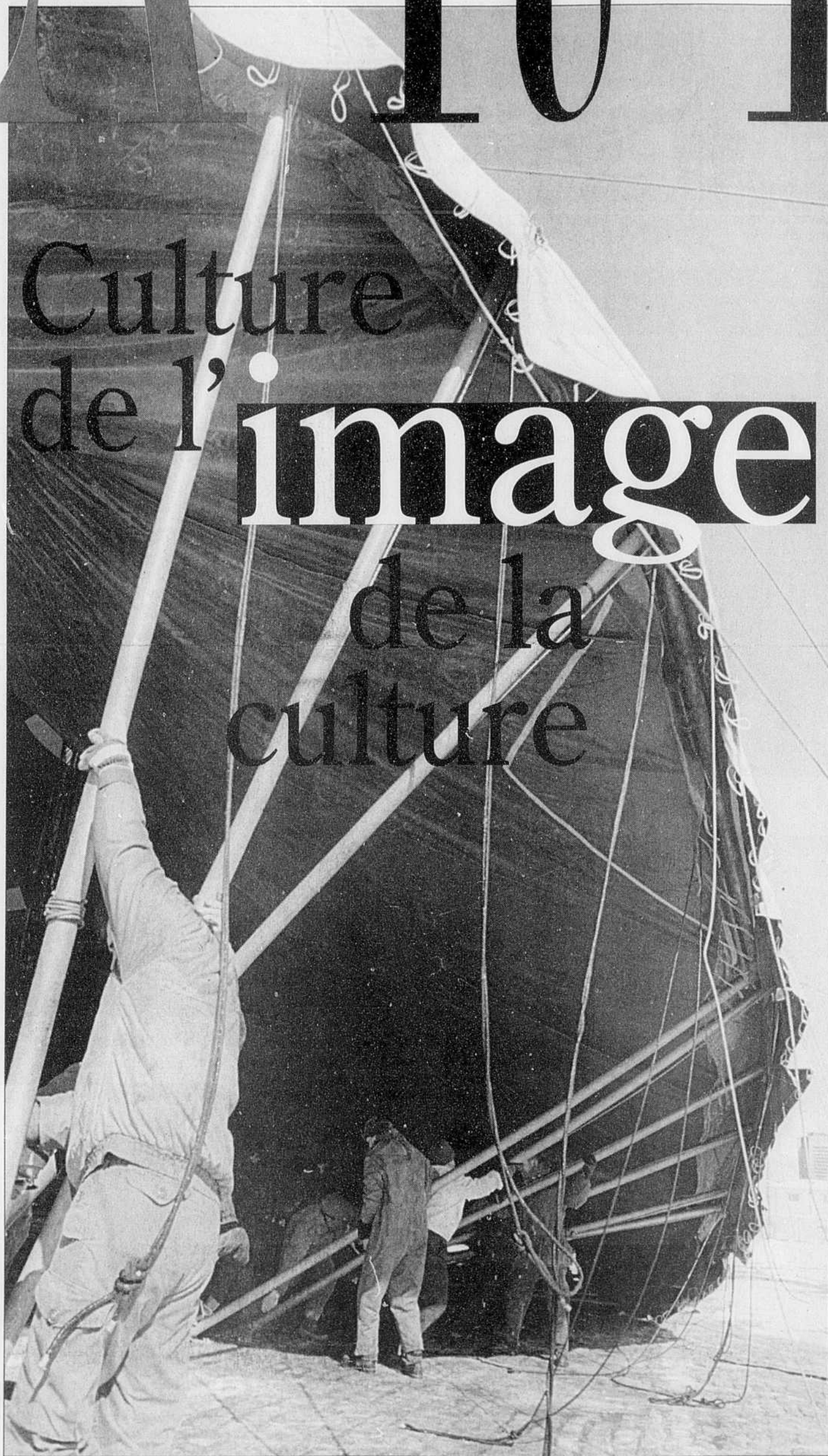
Le premier épisode, présenté mercredi à 21h à Radio-Canada, porte sur le corps. Le pouvoir, la connaissance, l'identité, le travail et l'avenir sont les autres «fenêtres» retenues. Pour sa part, Mme Payette s'est laissée guider par le mot «conquête». «Il y a eu des conquêtes, celle du corps, de l'identité, du pouvoir, et ainsi de suite», dit-elle. «Le projet est basé sur une importante recherche ainsi que sur les impératifs d'un spectacle de télé», souligne pour sa part le producteur, Raymond Gauthier.

L'équipe de Mme Payette a rejeté l'approche chronologique même si de nombreux retours dans le temps ponctuent les documentaires. Elle a

VOIR PAGE B 2 : LISE PAYETTE

Les subventions aux tournées de «produits culturels» passent à l'avant-scène. On l'a vu récemment avec l'invitation faite par Avignon au Théâtre Ubu. La question est brûlante. Surtout quand le Canada ne fait plus mousser l'image du Québec à l'étranger...

Culture de l'image de la culture



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

En 1996, le Cirque du Soleil ne reçoit plus de subventions pour ses tournées. Ce serait gênant: son budget dépasse celui du Conseil des arts du Canada. Mais le Cirque présente toujours une image «positive» du pays. Ci-dessus des ouvriers montant le grand chapiteau. En haut à droite, Angela Laurier en «reine de la Nuit»



AL SEIB

À l'heure où le gouvernement canadien fait de la culture une priorité de sa politique étrangère, le Québec, lui, ne compte pas faire de ses artistes les ambassadeurs de son image ou de son identité. De toute façon, il n'en aurait plus guère les moyens: de nombreuses délégations du Québec à l'étranger ont été fermées, et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) n'a pas assez d'argent pour réaliser son projet d'ouvrir à Paris un «bureau de commercialisation» qui aiderait les artistes du Québec à conquérir le marché français. Un besoin plus pressant se fait sentir à Québec: celui de pallier le vide laissé par le désengagement d'Ottawa, tout entier tourné vers sa nouvelle diplomatie culturelle.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

C'était en 1984, au temps des festivités du 450^e anniversaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier. La Fête foraine de Baie-Saint-Paul décroche, pour une simple tournée au Québec, un contrat de 1,5 million. Jamais auparavant des clowns et autres gens du cirque n'avaient reçu pareille subvention. À ses huit premières années d'existence, l'organisme, rebaptisé Cirque du Soleil, obtiendra, du fédéral et du provincial combinés, environ cinq millions. En 1996, le Cirque du Soleil ne reçoit plus de subventions pour ses tournées. Ce serait gênant: son budget dépasse celui du Conseil des arts du Canada...

«Des consuls nous disent que si le Cirque du Soleil passait plus souvent dans le pays qu'il représente, les représentations à l'étranger deviendraient inutiles tant le Cirque fait converger sur le Québec et le Canada une couverture de presse et une attention inégalables», raconte le vice-président marketing du Cirque du Soleil, Jean David.

VOIR PAGE B 2 : CULTURE

Le Nouvel Ensemble Moderne
sous la direction artistique
de Lorraine Vaillancourt

forum 96

3^e Forum international
des jeunes
compositeurs

Sept
univers
à
travers
sept
jeunes
créateurs

présente du 5 au
30 novembre 1996

Concerts
26•28•30 novembre 1996
à 20 heures

Salle Claude-Champagne
Outremont
(métro É.-Montpetit)

Commanditaire officiel

Dépliant de saison
Renseignements
Abonnement 514-343-5962

PORTRAITS
CONFÉRENCES
RÉPÉTITIONS
PUBLIQUES
TABLE RONDE
CONCERTS
À LA FACULTÉ
DE MUSIQUE DE
L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

LES ARTS

LISE PAYETTE

Une série qui veut englober
plusieurs aspects et plusieurs époques

SUIITE DE LA PAGE B 1

privilegié une approche «kaléidoscopique» et choisi de mettre l'accent sur des histoires individuelles et souvent spectaculaires de femmes. On ne saurait les en blâmer. Même PBS, lorsqu'elle présente une histoire de la Première Guerre mondiale, recourt à ce procédé des histoires individuelles pour accrocher le téléspectateur. Et puis, lesdites histoires ne sont pas banales. A preuve, un reportage sur les concours de beauté auxquelles les mères du sud des États-Unis habituent leur fille, dès l'âge de 18 mois. A vous faire dresser d'horreur les cheveux sur la tête. Dès l'âge de cinq ans, une petite remportera le prix dans la catégorie «le corps le plus parfait»...

Pour sa part, Léa Pool, dans son épisode sur l'identité, va cueillir le témoignage de l'épouse de Billy Tipton, une femme américaine de bonne famille qui décida de devenir un homme pour pouvoir faire du jazz dans les années 20.

L'espoir

La réalisatrice nous emmène également en Papouasie, auprès des deux communautés qui, bien que vivant à quelques kilomètres l'une de l'autre, accordent des rôles bien différents aux femmes. Ici, les garçons sont enlevés à leur mère dès l'âge de six ans pour qu'ils s'endurcissent et deviennent des guerriers, à travers différentes épreuves et dans la douleur; là, les femmes ont une relation exceptionnelle avec les hommes et disposent de véritables pouvoirs tels la gestion des héritages et celle des rites funéraires.

Pour faire le lien entre ces différentes histoires, l'équipe a eu recours

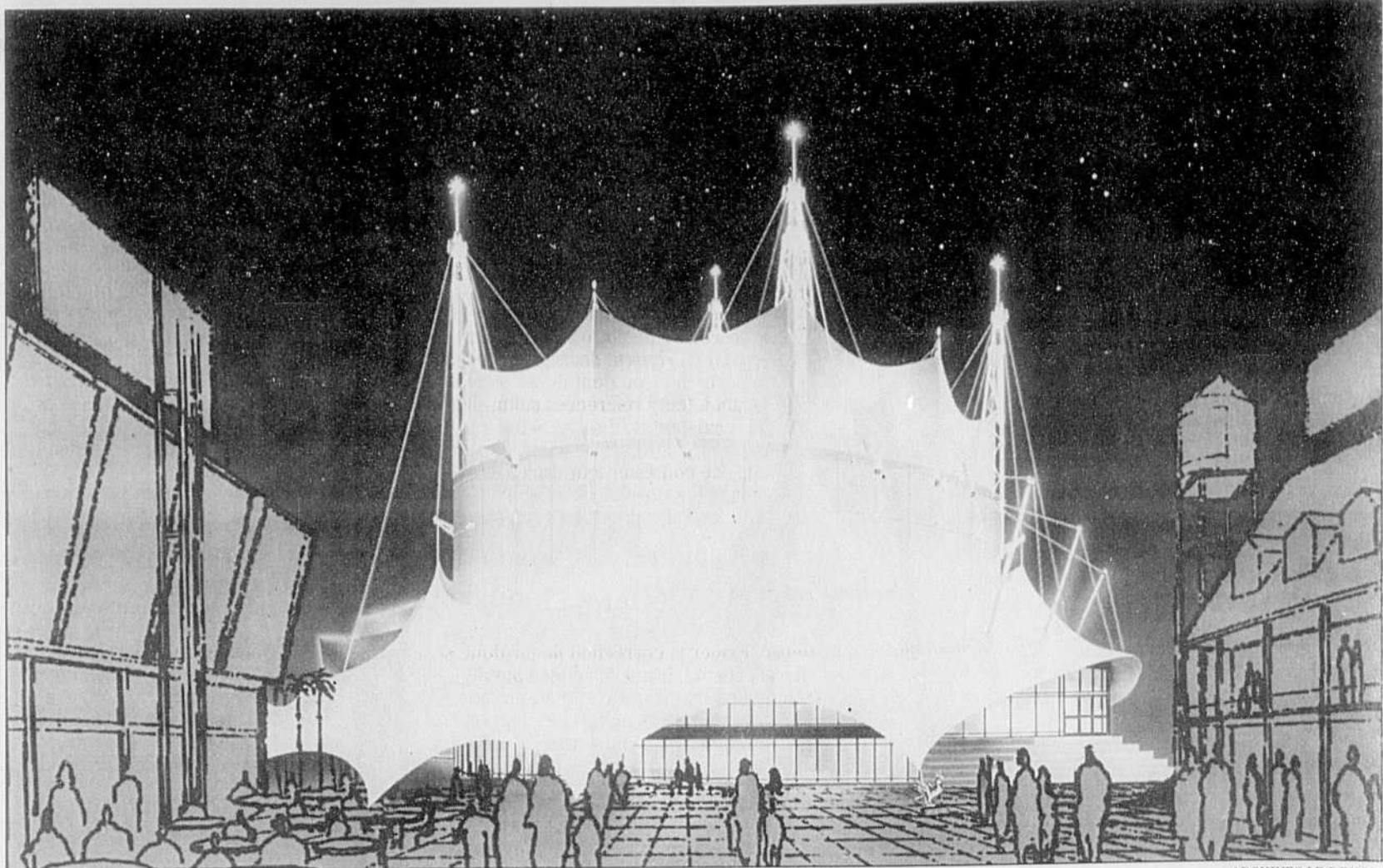
à la philosophe française Élisabeth Badinter, toujours pertinente. Cet épisode sera présenté le 8 janvier à Radio-Canada et le 20 janvier à CTV.

La télé privée anglaise avait d'abord envisagé de présenter la série en tranches de deux heures, mais devant l'abondance d'information contenue dans chaque segment, elle a opté pour une diffusion en tranches d'une heure.

C'est sans doute là une heureuse décision car non seulement l'information est abondante mais le téléspectateur se sent par moments bombardé par le rythme qu'impose, semble-t-il, la télé.

Le choix du document d'Anne Henderson sur le corps pour lancer la série n'est peut-être pas le plus heureux. Car le téléspectateur fait face à certaines redites sur la prison de l'apparence corporelle dans laquelle les hommes aiment bien confiner les femmes. Il y est question de poids, d'image, de beauté, d'anorexie, d'une photographe de San Francisco qui s'intéresse aux grosses femmes. Isabelle Brabant y fait son petit plaidoyer en faveur des sage-femmes — extrait trop mécanique — aux côtés de déclarations plutôt énormes sur l'impact dévastateur de Freud sur la sexualité des femmes. On le voit, il y a des généralités, des lieux communs et des coins tournés rond dans la série. Mais peut-être ces écueils sont-ils inévitables dans une série qui veut englober plusieurs aspects et plusieurs époques d'une grosse question.

«Nous n'accusons personne mais exprimons des constats. Les hommes en ont assez de se faire accuser. Nous nous contentons de poser des interrogations», dit Raymond Gauthier. En posant, somme toute, un diagnostic permettant l'espoir.



La maquette du futur chapiteau du Cirque du Soleil à Disneyworld.

ARCHIVES LE DEVOIR

CULTURE

«La dynamique a changé radicalement depuis qu'Ottawa
a fait de la culture un axe de sa diplomatie»

SUIITE DE LA PAGE B 1

Subventions ou pas, le Cirque du Soleil inclut dans ses programmes de spectacle de petits discours des premiers ministres du Québec et du Canada en guise de gratitude pour l'aide accordée à ses débuts et pour bien marquer sa volonté de jouer son rôle d'ambassadeur de son pays d'origine. «Nous prenons l'initiative de contacter les ambassades, consulats et délégations québécoises à notre arrivée dans chaque pays pour leur offrir des billets dans l'espoir d'attirer à nos spectacles des gens d'affaires possiblement désireux de nouer ultérieurement des liens avec le Québec ou le Canada», continue Jean David.

Le Cirque ne s'est pas bâti en un jour, ni en grattant les fonds de tiroirs. Stéphane Venne, qui a terminé en juin son contrat au secteur culturel de la Délégation du Québec à Paris, a pourtant observé la-bas que plus de la moitié de l'aide accordée aux artistes était distribuée en parts de moins de 1000 \$. «A Paris, avec 1000 \$, tu passes à peine la journée...», note-t-il. «L'aide est dispersée et va souvent à des gens qui n'ont pas de partenaires français ni de connaissances des structures

de France». Il se souvient de plusieurs artistes, surtout en arts visuels, qui ont débarqué à Paris comme s'ils arrivaient à Granby...

De Québécois à Canadien

Pour Starmania, Plamondon a débarqué à Paris avec Michel Berger, Céline Dion s'est associée à Jean-Jacques Goldman, le comédien Yves Jacques s'est placé sous l'aile bienfaitrice du directeur, acteur et metteur en scène Jérôme Savary. Des histoires à succès qui en disent long sur la façon de procéder, et sur les retombées pour un pays... «Céline Dion, Jacques Villeneuve ou Robert Charlebois, avec leur détermination, leur franc-parler et leur convivialité, contribuent mieux que quiconque à bâtir une

identité québécoise. Une fois que cette perception, fondée sur l'excellence, est établie, tous les produits québécois en profiteront. Quand, en 1952, Félix Leclerc s'est pointé en France, il a été étiqueté «Canadien». Jacques Villeneuve, nouvelle coqueluche des médias en France, n'a eu qu'à accorder quelques entrevues pour passer de Canadien à Québécois. Avec les années, il est apparu en France une certaine idée du Québec qui n'a plus rien à voir avec la folklorique cabane au Canada», fait remarquer Stéphane Venne.

Très bien, mais comme l'explique Marie Lavigne, présidente-directrice générale du Conseil des arts et lettres du Québec (CALQ), le Québec n'a jamais aidé les artistes de façon intéressée, dans le seul but de faire mousser

son image à l'étranger. «L'art n'a jamais été, au gouvernement du Québec, au service de l'image du pays», insiste-t-elle, soulignant que l'excellence a toujours servi de référence dans la distribution des subventions.

Historiquement, admet Mme Lavigne, Ottawa donnait deux fois plus aux artistes québécois en tournée que le Québec lui-même. «La dynamique a changé radicalement depuis qu'Ottawa a fait de la culture un axe de sa diplomatie et réduit de moitié son aide aux artistes du Québec en tournée».

Le CALQ, jadis subventionnaire en parts égales avec Ottawa dans plusieurs projets, est aujourd'hui souvent sollicité pour assumer la totalité de la facture des tournées et de l'exportation. «Ca devient extrêmement difficile pour le CALQ», admet Mme Lavigne.

L'ébauche d'une politique

C'est en 1994 qu'a été révélée pour la première fois la nouvelle stratégie fédérale. Dans un discours prononcé à Paris, l'ancien ministre des Affaires étrangères André Ouellet annonçait que désormais, la culture serait, avec la politique et l'économie, l'un des trois piliers de la politique étrangère canadienne. Dans cette foulée, le personnel du Centre culturel canadien à Paris, rue Constantine, a été augmenté à une vingtaine de personnes, qui travaillent dans un immeuble rénové il y a quelques temps au coût de deux millions.

L'été dernier, les troupes de danse québécoises ont été les premières victimes évidentes du repositionnement fédéral: désormais, le ministère des Affaires étrangères ne subventionnerait plus que les tournées à l'avantage de l'image du pays, lors de sommets économiques ou autres événements de représentation. «Après tout, confiait un haut fonctionnaire fédéral il y a quelques semaines, les Affaires étrangères, ce n'est pas le Conseil des arts.»

Jadis jugés sur des critères d'excellence, les artistes québécois faisaient bayer de rage les Canadiens. Reconus pour leur créativité, les Québécois décrochaient jusqu'à tout récemment 65 % de l'enveloppe fédérale consentie à la tournée.

Las de promouvoir par ricochet l'image des Québécois à l'étranger, Ottawa change les règles du jeu, et les artistes québécois en mal de subventions s'inquiètent de voir les subventions fédérales fondre comme neige au soleil.

Au CALQ, le budget d'aide à la tournée est fixé à 1,3 million. Trente-six compagnies et artistes se partagent la cagnotte. À la SODEC, un budget de 2,2 millions sert à soutenir à la fois les entreprises culturelles québécoises dans leurs projets d'exportation et à assurer la visibilité du Québec dans 25 marchés ou foires internationales — les équivalents de CINAARS 1996, le mondial des arts de la scène qui aura lieu au Reine-Elizabeth du 4 au 7 décembre. Une somme maximale de 50 000 \$ à une entreprise culturelle peut être versée par le programme Sodelexport, avec un maximum de 25 000 \$ pour un projet donné.

Plusieurs, comme Robert Pilon, de l'ADISQ, en appellent plus que jamais à la fin de l'éparpillement des rares fonds publics encore disponibles. «Donner 5000 \$ à l'un, 2000 \$ à l'autre, c'est naïf comme stratégie. Qu'on cible donc cinq ou dix artistes au lieu de 40 albums comme on le fait chaque année en France. En fait, au-dessous de 100 000 \$, c'est de l'argent gaspillé», tranche-t-il.

Et ça presse, enchaîne-t-il. «Les programmeurs français à la radio se sont fait imposer un quota de 40 % de chansons françaises il y a un an et ils sont à court de matériel. C'est le moment ou jamais de foncer», juge M. Pilon.



Marie Tifo et Lise Payette.

SOURCE SRC

CARBONE 14

À l'affiche
dès le 6 décembre
Supplémentaires
du 17 au 21 décembre

Les
Âmes mortes

de Gilles Maheu

GAGNANT DU GALA
DES MASQUES 96
«Production de l'année»
(Montréal)
«Meilleurs éclairages»

«Pas une seconde ne se perd en compagnie de cette troupe hors du commun et on ne se dit jamais que la vie est ailleurs.»

H. Guay, Le Devoir
«Un magnifique voyage fort bien préparé par Gilles Maheu. Comme si la vie était devenue le dernier espoir.»

J. Beaunoyer, La Presse
«Les Âmes mortes hantent par la beauté, la force de l'univers qu'elles recèlent.»

C. Prouvost, Le Soir, Bruxelles

«Gilles Maheu — dont c'est le spectacle le plus exigeant et le plus abouti — construit un univers théâtral farouche et signe avec les Âmes mortes un puzzle métaphysique d'états de grâce et de désarroi.»

Il dessine un théâtre au-delà des concepts, du comique et du tragique, du joué et du non-joué, du discours et du message où la grammaire de la danse et du théâtre n'en font qu'une seule.»

R. Lévesque, Parachute, octobre 96.

du 6 au 21 décembre à 20h à USINE ©

1345, Lalonde (entré Panet et Visitation au sud d'Ontario) © Beaudry

Prix spécial: 50 premiers billets tous les soirs à 10 \$ en vente dès maintenant pour chaque représentation

Prix régulier: 22 \$ / étudiants et aînés: 18 \$

Réservations: USINE © 521-4493 / Admission 790-1245, 1-800-361-4595



Starmania, l'un des succès du Québec à l'étranger.

ARCHIVES LE DEVOIR



JOURNÉE DE LA MUSIQUE DE CHAMBRE
au Conservatoire de musique de Montréal
le samedi 7 novembre 1996

Classes de maîtres ouvertes au public

10 h Violaine Melançon, violoniste et Thomas Kraines, violoncelliste (Baltimore); pour les cordes
James Campbell, clarinetiste (Bloomington); pour les vents
Martin Hackman, corniste (Vancouver); pour les cuivres
Seth Knopp, pianiste (Baltimore); pour le piano et autres instruments

Répétition publique

14 h 30 Trio Peabody: Violaine Melançon, Thomas Kraines et Seth Knopp, et des étudiants du Conservatoire de musique de Montréal

Concerts

16 h VOIX ET INSTRUMENTS
16 h 30 OPÉRA DE CHAMBRE, sous la direction de Lorraine Prieur
20 h CONCERT-GALA: œuvres de J. A. Mozart, L. Van Beethoven, V. Persichetti, E. Hlobil, R. Shaw, M. Ravel

au Conservatoire de musique
100, rue Notre-Dame Est, Montréal
(métro Champ-de-Mars)

Renseignements:
(514) 873-4031

ENTRÉE LIBRE

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Québec

ARTS

Un drame de transmission

À la radio de Radio-Canada, j'entends une journaliste débutante nous entretenir du «gars qui entre l'essence dans l'auto». Elle est en panne de mots et ne trouve pas de pompiste. Petite désolation. Mais grande colère quand on voit peu après, à la télévision de Radio-Canada, le massacre planifié de la langue qu'une direction populiste met en ondes. Cela s'appelle naïvement *Fa Si La chanter*, cela tonitruie, bredouille, anglicise, syncope tout le français à sa portée et fait la fierté des responsables de la programmation.

Où se consoler? Si j'en crois le numéro d'octobre de la vénérable et toujours dynamique *Nouvelle Revue française*, on ne peut même plus se permettre d'être colonisé et de jeter un œil envieux sur le français de France, qui ne perd rien pour attendre son inévitable déliquescence. Sous le thème *L'école contre la lecture*, la revue présente les constats et doléances de six professeurs et écrivains: Danièle Sallenave, Patrick Grainville, Richard Millet, Françoise Bettenfeld, Gérard Spiteri, Jacques Pécheur. La tristesse règne, exactement aux mêmes motifs que la nôtre.

On y apprend, à notre grand désarroi, que même les étudiants inscrits en lettres modernes dans une université parisienne, détenteurs d'un bac, peuvent transformer une conciergerie en «consièrje», confondre un décor avec un «décorum», ignorer tout à fait ce qu'est un Cupidon ou le Golgotha, sans parler de l'accord des participes, du genre des

mots, et des niveaux de langue. Même l'influence de l'anglais, qu'on disait si inoffensive là-bas, commence à se faire sentir, de la syntaxe au vocabulaire: le «caractère», la «dancer», un «act».

A qui ou à quoi la faute? Les continents changent, les raisons se ressemblent. Je les ai regroupées sous quatre thèmes principaux.

Le premier est le culte du moi, de l'expression personnelle, marque de l'éducation familiale et scolaire de notre temps. «Du moment qu'ils pensent ou écrivent des choses intéressantes», peu importe la façon dont ils les «communiquent». Quant à leurs références culturelles boiteuses ou inexistantes, il serait autoritaire de leur en imposer d'autres, sans compter qu'il faut s'abstenir de contester leur droit sacré à vénérer le polar plus que les classiques. Cela s'entend dans les meilleures facultés, prétend la NRF.

Le second malheur est la démagogie. Au droit individuel à l'expression fautive, s'ajoute un droit collectif, inaliénable, à la langue appauvrie et à ses approximations. Vous connaissez bien la thèse, qui vient justement de faire l'objet d'un ouvrage professoral au Québec. Exiger la correction linguistique serait sombrer dans l'élitisme, brimer la classe ouvrière, mépriser ses valeurs. Et faire preuve d'ethnocentrisme, bien sûr, à l'égard de communautés culturelles dont on doit désirer «l'inclusion à tout prix». Ainsi préfère-t-on priver les enfants de classes modestes ou les enfants d'immigrés des

subtilités linguistiques les plus désirables, «ironie, supputation, hypothèse, distance, jeu», qui exigent un perfectionnement dans l'usage des mots et de la grammaire. La correction politique, dont on croyait la France épargnée, va donc plus loin que la suppression de la célèbre cigarette de Malraux.

La troisième erreur est commise à l'intérieur des facultés. La lecture, donc la littérature, donc la culture, souffrent d'un assèchement fatal depuis l'apparition de pseudo-sciences linguistiques qui décomposent le texte et, en chemin, en perdent l'esprit. Le romancier est devenu un «locuteur», la page est une «machine textuelle et démontable» où l'élève est à la recherche «du message, du signifiant, du destinataire, de la focalisation». Le plaisir, ingrédient essentiel à la lecture, s'envole par la fenêtre même de l'école qui devait l'enseigner.

Mais la quatrième erreur est imputable, on s'en doutait, aux médias. Le livre n'est plus qu'une «doubleure du film», la langue parlée une imitation de la réclame commerciale, et tous les textes sont égaux: celui du fait divers et celui du poème. Le journaliste est plus prestigieux que l'écrivain, car il détient la clé de l'instant, de l'instantané. C'est le raccourci de tous ces lieux que l'étudiant imite, et valorise.

Que faire? Les collaborateurs de la NRF ne le disent pas, ne le savent pas. Car leur détresse est d'abord et avant tout celle du professeur, en eux, qui bute sur l'éternel problème de la transmission des connaissances, dont les modes ne peuvent plus être aussi mécaniques et simples

qu'autrefois. Au mieux, ils invoquent quelque *deus ex machina* qui ressemble au feu sacré, qu'on ne peut tout de même faire descendre par miracle dans l'âme de tous les enseignants d'une école qui est de masse et qui le demeurera. Danièle Sallenave décrit de façon saisissante le grand étudiant indifférent, allongé à demi sous le pupitre, qui ne rit ni ne réagit durant les «treize fois trois heures» d'une session. «De quel dégoût porte-t-il ici l'expression? de quel refus? J'admets qu'il vienne d'une famille où les études supérieures ou même secondaires sont toutes nouvelles. Mais l'école d'aujourd'hui, on le sait, n'a-t-elle pas décidé de rompre avec ce vieux modèle d'un enseignement réservé? Alors pourquoi cette école nouveau modèle l'a-t-elle autant ennuyé que l'autre et, qui sait, peut-être davantage?»

Bousculade de questions. Et silence de l'impuissance des profs. Il y en a qui, comme au Québec l'essayiste et professeur Jean Larose, transforment cette impuissance en imprécation et tirent à l'aveugle sur les pédagogues et la pédagogie comme s'ils avaient fait plus de mal à l'esprit, donc à la culture, que les pseudo-sciences linguistiques en ont infligé à leur chère littérature. Moi qui ai fréquenté les pédagogues, les grands à inspiration et les petits à recette, je me range de leur côté. Car au lieu de geindre, devant le terrible et terrifiant problème de la transmission des connaissances au plus grand nombre et non plus aux seuls héritiers de la culture, ils continuent, pour leur part, à nier la fatalité, et à chercher. Et à être méprisés pour cela même, que les beaux esprits trouvent superflu.

MUSIQUE

Ils ont quarante ans mais ne les font pas

Les Petits Chanteurs du Mont-Royal, surnommés les serviteurs de louanges et de beauté, se sont installés à l'oratoire Saint-Joseph en 1956 afin d'enjoliver les liturgies solennelles

À l'origine, la maîtrise mise sur pied par le père Léandre Brault était formée d'orphelins que les religieux recueillaient dans les crèches. Aujourd'hui triés sur le volet et formés dans une école-manoir à l'ombre de la basilique, les Petits Chanteurs ont gagné une réputation qui dépasse largement les frontières du Québec.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Aux funérailles de Robert Bourassa, les Petits Chanteurs du Mont-Royal ont chanté le *Requiem* de Gabriel Fauré comme si cette œuvre faisait partie de leur répertoire depuis toujours. Ce n'était pas le cas: ils l'ont apprise en trois jours, la fin de semaine avant les obsèques, et leur interprétation ne leur a valu que louanges.

Comment cela est-il possible? Directeur musical des Petits Chanteurs depuis 19 ans, Gilbert Patenaude explique la chose par l'accent mis dans leur formation sur la lecture et le développement de l'oreille. Le répertoire des Petits Chanteurs, estime M. Patenaude, contient une douzaine de messes, une trentaine de motets, des psaumes, des cantiques, un peu de grégorien et des pièces du XX^e siècle. Des partitions, les Petits Chanteurs n'en manquent pas dans le manoir qui leur sert d'école, à l'ombre de l'oratoire. «On a une salle pleine de boîtes qui font les quatre murs, avec dedans des tonnes de pièces», racontent les enfants avant la répétition du concert de Noël.

Les pièces qu'ils préfèrent? Quelques-uns parlent de la messe de Marc-Antoine Charpentier; Nicolas Lavallière, âgé de 11 ans, mentionne, lui, le *Requiem* de Fauré, «expressif, qui va te chercher les tripes». Dans un même élan, il mentionne aussi aimer chanter les chansons populaires, les *Yesterday*, *Let It Be*, qui font aussi partie du répertoire des Petits Chanteurs. Des goûts variés qui en disent long sur l'ouverture d'esprit prônée et transmise, sur cette absence de snobisme qui, chez les amateurs de musique adultes, font souvent se regarder en chiens de faïence ardents défenseurs du classique et inconditionnels de la musique pop, les uns trouvant les autres qui kêtaine et inculte, qui hautain et ennuyeux.

La mue

Bien sûr, il n'est pas simplement question de chant: en plus des trois heures consacrées à cette discipline tous les jours, les Petits Chanteurs suivent aussi une heure de cours de piano par semaine. Il y a vingt-sept pianos dans le sous-sol du manoir et on recommande à leurs parents d'en acheter un pour la maison.

Tous n'en ont cependant pas les moyens. Les enfants sont en effet choisis sans discrimination de leurs conditions familiales. Les années n'ont pas changé la règle: l'argent n'y compte pour rien. Les 27 Petits Chanteurs choisis chaque année le sont sur la base de leurs capacités vocales, de leur dossier scolaire et de leur comportement. L'école au pied de l'oratoire relève de la CECM, et il n'en coûte que 65 \$ par mois aux parents pour y envoyer leurs enfants. Une fois au secondaire, les Petits Chanteurs sont invités à étudier de

l'autre côté de la rue, au Collège Notre-Dame, où ils paieront simplement les frais de scolarité d'un établissement public.

Ainsi pris en charge en quatrième année du primaire, les Petits Chanteurs peuvent faire partie de la maîtrise des Petits Chanteurs jusqu'en quatrième secondaire. «J'aimerais les avoir un an plus tôt, note M. Patenaude. Il faut deux ans pour former une voix d'enfant, et pris à cet âge, ils ne peuvent l'utiliser qu'un an et demi.»

A douze ans, la voix des garçons est selon lui à son sommet. «Avant, c'était plus tard, mais maintenant, on ne peut que constater que la mue se fait plus tôt. Est-ce à cause de la nourriture, du système nerveux plus sollicité par une vie plus rapide? Les raisons en sont obscures, mais une chose est sûre: les garçons ont toujours très hâte d'arrêter de chanter haut.»

Justement, la mue... C'est à cet âge que les Petits Chanteurs perdent le plus grand nombre de joueurs. Pour ceux qui restent, rien à faire à cet âge-là, sinon leur demander de chanter un peu moins fort!

Plus tard, estime M. Patenaude, à peine 10 % des Petits Chanteurs mènent une carrière liée à la musique. «Mais la plupart d'entre eux vont aux concerts, deviennent d'avidés collectionneurs de disques. Déjà, pendant les entractes, les plus vieux parmi nos Petits Chanteurs ne parlent que musique.»

Une affaire sérieuse

Portrait volontairement flatteur que brosse le directeur musical de ses chers rejetons? Dans la salle de répétition, la chose se confirme auprès d'enfants choisis au hasard. De quoi discutent les enfants assis tout près? Du prix du piano qui servira ce jour-là à la répétition! «Un piano comme celui-là, ça vaut au moins 28 000 \$», pèse l'un.

Pour l'orientation de carrière, M. Patenaude semble aussi avoir vu juste. Le petit Nicolas de tout à l'heure veut devenir ingénieur en aéronautique, Philippe Leduc veut, lui, devenir joueur de hockey, un autre encore hésite entre un avenir d'écrivain ou de mathématicien.

N'est-ce pas lassant de chanter quelque 80 fois par an à l'oratoire? «Au début, raconte Nicolas, on est impressionné de chanter à l'oratoire. Vers la fin de l'année, on commence parfois à trouver ça lassant, mais d'un autre côté, le dimanche matin, si je n'avais pas les Petits Chanteurs, je me demanderais quoi faire, surtout qu'il n'y a rien de bon à la télévision.»

Il faut souligner que la foi des enfants n'entre pas en considération. La majorité des parents ne sont pas pratiquants, un bouddhiste a même fait partie des rangs il y a quelque temps. «J'explique aux enfants que leur chant est un service et qu'ils doivent le rendre avec respect aux croyants qui viennent du monde en-



Les années n'ont pas changé la règle: hier comme aujourd'hui, l'argent n'y compte pour rien. Les 27 Petits Chanteurs choisis chaque année le sont sur la base de leurs capacités vocales, de leur dossier scolaire et de leur comportement.

tier pour prier à l'oratoire. Je compare la chose à l'organiste du Stade: qu'importe qu'il aime ou non le baseball!», fait observer M. Patenaude.

Il considère par ailleurs que le service à l'oratoire représente le sérieux de l'affaire. Si la maîtrise devenait laïque, la tentation serait forte à son avis de laisser tomber une partie importante du répertoire, pourtant for-

matrice du point de vue de la technique vocale et de l'intériorité recherchée. Telle quelle, la maîtrise des Petits Chanteurs du Mont-Royal a acquis une réputation enviable en Europe, où on les compare facilement aux meilleures d'Allemagne ou d'Angleterre, dans ces pays où les maîtrises de garçons relèvent d'une tradition vieille de cinq siècles.

ÉVÈNEMENT ART SACRÉ 1996

LE CENTRE DE CRÉATIVITÉ DES SALLES DU GESU

PRÉSENTE

Concert de Noël

AVEC

LE CHEUR CLASSIQUE DE MONTRÉAL

DIRECTION: MARTHE LACASSE

DIMANCHE LE 1^{ER} DÉCEMBRE À 15H00

À L'ÉGLISE DU GESU
1202, RUE DE BLEURY

RÉSERVATIONS ET BILLETTERIE : 861-4036

ORCHESTRE DE CHAMBRE

MUSICI

DE MONTRÉAL

Yuli Turovsky
Directeur artistique

Concert de Noël avec Les Petits chanteurs du Mont-Royal

Le jeudi 19 décembre, 20 h

Le jeudi 19 décembre, 20 h

PROGRAMME

Vivaldi
Concerto pour cordes
Gloria

Mennin
Oratorio de Noël

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets: 23,00 \$ 19,50 \$ 10,00 \$
Taxes incluses

842-2112
982-6037

*enfants de moins de 12 ans

Société Philharmonique de Montréal

Concert en fête

LISZT

Missa Coronationalis
Les préludes

BEETHOVEN

Egmont ouverture op. 84

BERLIOZ

La Damnation de Faust Ie partie

CHING-HUI KUO, soprano
CORINA CIRCA, mezzo
ZAZA ZAALISHVILI, ténor
ROBERT GRENIER, basse

CHEUR DE LUQAM

Orchestre de la Société Philharmonique

MIKLÓS TAKÁCS

direction

Samedi, 14 décembre, 20 h

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Angle Rachel/Henri-Julien
Métro Mont-Royal

Admission: 22 \$
(taxes incluses)

Billets en vente:

Place des Arts: 842-2112
Réseau Admission: 790-1245
À l'entrée de l'église une heure avant le concert

Tél. : 285.1831

Ange et cie

67, rue Ontario Ouest, Montréal

Place-des-Arts

LES ARTS

CINÉMA

RÉPERTOIRE

PASSAGE POUR L'ARGENTINE À L'IMPÉRIAL

Jusqu'à vendredi prochain, l'Impérial propose un panorama du cinéma argentin en deux cycles, classique et contemporain. Cet après-midi, deux longs métrages récents. D'abord, à 14 heures, *Contar hasta diez* (*Counting Up to Ten*), d'Oscar Barney Finn, dans lequel un homme entreprend un périple intérieur, à la recherche de son identité. Nous sommes au crépuscule du règne dictatorial argentin, et chaque citoyen remet en question sa place dans ce monde. A 16h30, *Matar al abuelito* (*Killing Grandpa*), de Luis Cesar D'Angiolillo, une fable parodique légèrement amoral qui se déroule à l'intérieur d'un grand manoir, qui tient lieu de personnage central.

BERGMAN/CHAPLIN AU CONSERVATOIRE

C'est ce week-end, au Conservatoire d'art cinématographique, que prend

fin la rétrospective consacrée à Ingmar Bergman, avec la projection ce soir de *From the Life of the Marionettes* (19h), réalisé en 1980, et *The Touch* (21h), daté de 1971. Demain, l'établissement du boulevard de Maisonneuve passe le flambeau à Charlie Chaplin, avec la projection de deux œuvres-clés, *Modern Times* (19h) et *The Great Dictator* (21h). *Modern Times* (1936) annonce le taylorisme américain et l'abrutissement, par le travail à la chaîne, d'une main-d'œuvre qui se détraque comme une machine. Un film brillant et rempli de trouvailles. *The Great Dictator* (1940), peut-être moins audacieux plastiquement que son prédécesseur, constitue néanmoins une charge féroce contre la politique européenne de l'époque. Chaplin y ridiculise avec adresse le personnage grotesque que représente Adolf Hitler (ainsi que Franco et Mussolini), qui régnait en maître sur l'Europe lorsque Chaplin a réalisé ce film.

Martin Bilodeau



SOURCE FESTIVAL A PASSAGE TO ARGENTINA

Une scène de *Matar al abuelito* de Luis Cesar D'Angiolillo.



SOURCE CINEMAGINAIRE

Benoît Brière et Gaston Lepage dans une scène du dernier film de Denys Arcand.

Touchant Misere

JOYEUX CALVAIRE

Réalisation: Denys Arcand. Scénario: Claire Richard. Avec Gaston Lepage, Benoît Brière, Chantal Baril, Roger Blay, René-Richard Cyr, Jean-Claude Germain, Louise Laparé, Claude Larroche, Luc Senay. Image: Guy Dufaux. Musique: Yves Laferrière. Au Complexe Desjardins.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les films à petits budgets, ceux qui ne sont pas pensés et repensés pendant des mois, réécrits sur les conseils de bataillons de fonctionnaires, ont du moins l'avantage de la liberté. La méthode débrouillardise réveille les ardeurs de découvreurs, des enthousiasmes, un humour, un serrage de coudes de sinistres. Comme au bon vieux temps de l'alliance du direct et de la fiction, où les amis artistes et techniciens venaient se mêler aux figurants et aux acteurs secondaires dans la bonne humeur, la convivialité et l'inventivité. C'est à ce cinéma québécois de jadis sans moyens mais pleins d'énergie, de fantaisie et d'idées, que fait irrésistiblement songer le *Joyeux Calvaire* d'Arcand.

Que le cinéaste du *Déclin* et de *Réjane Padovani* se lance tout à coup — et après le semi-échec d'un *Love*

and *Human Remains* beaucoup plus ambitieux — dans ce film tourné en Super-16, puis gonflé en 35 mm avec un dérisoire budget de 700 000 \$, voilà qui ne manque pas d'étonner. Sur un scénario qui n'est pas le sien

de. Le second arrive frais débarqué de son Abitibi, plouc de la cloche, ingénu jusqu'à la moelle, handicapé par un accident de travail, lessivé par une dame du *red light* d'Amsterdam après son unique voyage, réduit à l'errance.

Arcand a réussi ici sur un sujet noir et dur à faire un film souvent très drôle

Souvent drôle

Place à Marcel (Gaston Lepage) et à Joseph (Benoît Brière), deux sans-abri de Montréal. Le premier fait la manche depuis des lunes, connaît chaque clochard qui erre dans le coin, s'intéresse à tout, servi par sa mémoire, sa vitesse d'esprit, sa façon-

Tous deux passent la journée à déambuler dans Montréal pour le plaisir de la marche qu'affectionne Marcel, mais aussi à la recherche de Stanley, l'ami de Marcel, un malheureux suicidaire aspiré par le gouffre.

Au fil de leurs errances, on croise des lieux et des destins plus ou moins pathétiques, souvent tristement drôles, cortège de vies échouées; qui prêtent à des caméos souvent très réussis, illustrant un passé

de femme battue, un suicide manqué, un délire sans valiums. A cette galerie de figures secondaires, surnage Roger Blay dans la peau d'un avocat déchu, encore majestueux, imbibé d'alcool comme une éponge, statue effritée qui cherche à se draper dans un semblant de dignité avant de tomber saoul mort.

Arcand a réussi ici sur un sujet noir et dur à faire un film souvent très drôle qui ne cache rien de la misère humaine collée à l'itinérance, de son cortège de désespoirs, de faillites, d'amours brisées, de chômage forcé, de pulsions suicidaires sous tension, de maladies mentales, de violence, de frustrations; condensé de tous les problèmes de nos sociétés incapables d'assumer leurs faillites. Mais il le fait sur le mode ludique et sans jamais juger ses personnages, au contraire, en lançant un coup de chapeau à l'exceptionnelle liberté qui leur échoit, à cette tribune des grands enjeux d'existence suspendue entre vie et mort où tous les basculements sont possibles et surviennent sans prévenir.

Acteurs crédibles

Gaston Lepage avec ses pantalons ridicules, sa dégaine, ses curiosités d'intellect, dans sa démarche, ses errances frénétiques, ses bravades, à un petit côté Charlot, illustre prédécesseur dans la représentation du clochard. Quant à Benoît Brière, déroulant de candeur, d'ignorance, de maladresse, il apporte le pendant simpliste à son flamboyant ami. Place à l'éternel duo de l'auguste et du clown blanc, faire-valoir l'un de l'autre, faces différentes d'une même médaille, l'un actif, l'autre passif, également floués par la vie. Les deux acteurs sont crédibles, généralement justes, surtout Lepage servi par un personnage plus complexe que son compagnon.

Sur un rythme qui se ragaillardit toujours par la découverte de nouveaux destins, de lieux insoupçonnés, *Joyeux Calvaire* est aussi un film sur Montréal, un Montréal traversé à pied en long et en large, d'est en ouest, de la Sainte-Catherine au Vieux-Port, avec des angles, des prises de vues renouvelées et intéressantes, une ville dans la ville, sous le kitsch de la marquise du cinéma Séville, parmi les entrepôts désaffectés, les squats livrés aux chats et aux graffeurs, une ville bien filmée sur la lumière naturelle du jour, qui ouvre ses plaies et ses hontes avec souplesse et humour. Le dernier Arcand réalisé avec les moyens du bord n'est pas un film parfaitement huilé et techniquement policé. Il a un petit côté téléfilm artisanal, mais tel quel, dégage une fraîcheur, une tendresse pour ses personnages, un humour et une vivacité merveilleux. Il y a fort à parier que les itinérants eux-mêmes s'y retrouveront, et qu'une partie des sous qu'ils vous quêtent dans la rue, serviront à voir le film. Du moins c'est la grâce qu'on leur souhaite.

A L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
: pur cauchemar

THE ENGLISH PATIENT

★★★ 1/2

Anthony Minghella porte à l'écran l'envoûtant roman de Michael Ondaatje avec beaucoup de finesse et de sensibilité. Entre le désert du Sahara et un monastère transformé en hôpital dans l'Italie de la dernière guerre, des destins d'amour et de souffrance s'entrecroisent habilement. Juliette Binoche en infirmière dévouée et blessée par la vie demeurée au chevet d'un patient brûlé et Willem Dafoe en anti-héros torturé au passé douteux sont particulièrement vibrants. Une fresque romanesque portée par des images et un climat subtils. Au Faubourg.

Odile Tremblay

BUTTERFLY KISS

★★★

De Michael Winterbottom, également réalisateur du récent *Jude*. Une jeune femme en mal de vivre décide de suivre dans sa fuite en avant une femme déséquilibrée et meurtrière. A travers cette histoire d'amour sensible et originale, le réalisateur questionne les rapports à priori antagonistes des deux femmes. Un film à voies multiples, original et très bien interprété par Amanda Plummer et Saskia Reeves. Au Cinéma du Parc.

Michel Bilodeau

RIDICULE

★★★

Patrice Leconte réalise son premier film «à costumes» dans le Versailles de Louis XVI sur lequel régnait le «bel esprit». Les courtisans d'un bon mot bien asséné accablent un adversaire au ridicule, générant le désespoir et la ruine. Un thème fort intéressant, un film techniquement bien fait et quelques numéros d'acteurs, dont la prestation de Bernard Giraudeau dans la peau d'un abbé prétentieux et sans scrupules et Fanny Ardant en flamboyante comtesse arriviste. Quelques faiblesses de distribution, un scénario un peu mince, mais un film rigolo et scintillant. Au Complexe Desjardins.

O.T.

LES 101 DALMATIENS

★★★

Stephen Herek dans cette production Disney réalise le *remake*, avec le concours de vrais acteurs, de la célèbre animation du même nom sortie en 1961. Glenn Close y campe une sulfureuse, extravagante et royale Cruella Devil, sorcière contemporaine séquestrant d'innocents et gracieux chiots tachetés. Sa prestation imposante renvoie dans l'ombre les autres acteurs (surtout les «bons» Jeff Daniels et Joely Richardson). Il y a des filles, de la guimauve, mais Glenn Close vaut à elle seule le détour, et les animaux sont charmants. Au Centre Eaton.

O.T.

COSMOS

★★★

Ce film expérience réalisé par six réalisateurs de la relève, Jennifer Allyn, Manon Briand, Marie-Julie Dallaire, Arto Paragamian, André Turpin et Denis Villeneuve, est un long métrage en continu avec six sketches bien identifiables. Cette aventure fort intéressante donne pourtant un résultat inégal. André Turpin, en plus de réaliser le meilleur segment, tient la caméra (en noir et blanc) pour tous les autres. Une caméra dynamique, renouvelée ou un Montréal moderne se dessine. Au Complexe Desjardins.

O.T.

RANSOM

★★★

Le gamin d'un pauvre millionnaire est kidnappé. Les ravisseurs exigent une rançon importante, mais les pourparlers tournent au vinaigre. Ron Howard a réalisé un suspense bien ficelé, au rythme effréné, porté par un Mel Gibson plutôt convaincant et un scénario habile et troublant. Au Loews, Centre Eaton, Famous Pointe-Claire.

M.B.

THE STRANGE BLUES OF COWBOY RED

★★★ 1/2

De Rick Raxlen. Cette variation sur le thème du cowboy, de l'imaginaire associé à ce personnage forgé dans l'absolu, à travers l'histoire d'un quadragénaire nostalgique et en mal de repères, perd rapidement de son intérêt, en raison notamment d'une mise en scène déficiente et d'une thèse rigide, mal formulée artistiquement. Au Parallèle.

M.B.

LE POLYGRAPHE

UN FILM DE ROBERT LEFAGE

PATRICK GUYETTE
MARIE BRASSARD

13 CINÉPLEX ODÉON
CENTRE-VILLE • 9 • 7

«...RIDICULE EST UN DIVERTISSEMENT SOLIDE ET INTELLIGENT QUI RÉJOUIRA LES «BEAUX ESPRITS» DE NOTRE ÉPOQUE.»

— Georges Privet, Journal Voir

«...UN VÉRITABLE FESTIN ROYAL, MAGNIFIQUEMENT SERVI PAR DES ACTEURS DE PREMIER ORDRE.»

— Luc Perrault, La Presse

«JAMAIS L'ESPRIT NE FUT À CE POINT DÉCRIT COMME UNE ARME DE GUERRE AIGUISÉE ET DANGEREUSE...»

— Odile Tremblay, Le Devoir

«QUAND LES MOTS D'ESPRIT VOLENT, C'EST REMARQUABLE!»

— René Homier-Roy, Radio-Canada

«COUREZ VOIR RIDICULE! UN FILM MAGNIFIQUE! LES DIALOGUES SONT FORMIDABLES! J'AI ADORÉ ÇA!»

— Chantal Joli, Radio-Canada

«VRAIMENT, VRAIMENT FORMIDABLE!»

— Marie-France Bazzo, Radio-Canada

«DES JEUX DE MOTS PÉTILLANTS, DÉCAPANTS, TRANCHANTS... UNE SÉRIE DE JOUTES ORATOIRES JUBILATOIRES.»

— Francine Grimaldi, Radio-Canada (CBF Bonjour)

«...DES TEXTES BRILLANTS DONT ON SAVOURE CONSTAMMENT LES PERLES...»

— Louise Blanchard, Journal de Montréal

FANNY ARDANT • CHARLES BERLING • BERNARD GIRAudeau
JUDITH GODRÈCHE • JEAN ROCHEFORT

Un film de
PATRICE
LECONTE

SÉLECTIONNÉ
POUR
REPRÉSENTER
LA FRANCE
AUX
OSCARS 97

RIDICULE

Il n'épargne personne

Scénario RÉMI WATERHOUSE. Directeur de la photo THIERRY ARBOGAST. Décors IVAN MAUSSON. Costumes CHRISTIAN GASC. Musique ANTOINE DUHAMEL. Montage JOËLLE HACHE. Directeur de la production MICHÈLE ARNOULD. Une coproduction EPHÉTE/CINÉA-FRANCE 3 CINÉMA avec la participation de CANAL+ • CNC • INVESTIMAG • POLYGRAM AU DIVOISIEL.

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
CINÉPLEX ODÉON • CINÉPLEX ODÉON • CINÉPLEX ODÉON • CINÉPLEX ODÉON
COMPLEXE BELLAIR • DAUPHIN • LASALLE (Pique) • LAYAL (Galerie) • BOUCHERVILLE •
13 MAISON DU CINÉMA • CINÉMA 9 • CINÉMA JOLIE • CINÉMA PINE
SHERBROOKE • GATINEAU • JOLIETTE • STE-ADELE •
VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CENTRE-VILLE • 9 • 7

CINÉMA LIBRE PRÉSENTE

Du Cœur à l'Âme
avec ou sans Dieu

À 19h30 &
supplémentaires
le weekend
à 15h30

un film de
Suzanne Guy
produit par
Marc Daigle
de l'ACPAV

THE
STRANGE
BLUES OF
COWBOY
RED

un film de
Rick Raxlen

À 21h30 &
supplémentaires le
weekend à 17h30

(v.o. anglaise s.-t. français)

AU CINÉMA PARALLÈLE 3682, boul. St-Laurent 843-6001

LES ARTS

CINÉMA

À L'ÉCRAN

STAR TREK: FIRST CONTACT

★★1/2

De Jonathan Frakes. Ce huitième épisode cinématographique inspiré de l'incalissable série télévisée s'adresse aux initiés, à qui il souhaite la bienvenue en balisant son parcours de clins d'œil rassurants. Si la facture visuelle est époustouflante, la mise en scène et le scénario manquent de fini. Au Centre Eaton, Loews, Laval, Angrignon.

M. B.

LE POLYGRAPHE

★★1/2

Le deuxième long métrage du dramaturge Robert Lepage, quoique réalisé avec beaucoup de professionnalisme, déçoit par sa froideur et une distribution inégale. À travers le profil d'un jeune homme soupçonné de meurtre (incarné sans étincelles par Patrick Goyette), Lepage remet en question les méthodes policières ainsi que le rapport incestueux entre fiction et réalité. Mais le montage complexe perd de vue l'émotion, qui manque à l'appel. Au Centre-Ville (s.-t. a.).

O. T.

LE MIROIR À DEUX VISAGES

★★1/2

De Barbra Streisand. La célèbre femme-orchestre remet ça avec cette comédie amusante mais superficielle, qui prétend critiquer la dictature de la beauté mais sert en fait de véhicule promotionnel pour la starnarcessique. Une excellente distribution (Jeff Bridges, Lauren Bacall, etc.) tente de lui tenir tête, mais en vain. Au Faubourg (v. o. a.), Berri (v. l.).

M. B.

MOTHER NIGHT

★★

Le cinéaste américain Keith Gordon adaptant un roman de Kurt Vonnegut, trace le portrait d'un écrivain américain vivant sous l'Allemagne nazie qui collabore avec le régime hitlérien tout en espionnant pour le compte de l'Amérique et y perd par la suite son identité. Incarné par Nick Nolte qui se démène mais ne convainc pas, le film souffre d'un montage malhabile et de personnages à moitié dessinés. Il souffre aussi de la comparaison avec le remarquable *Un héros très discret* d'Audiard sur un thème similaire. Au Atwater.

O. T.

NEVER TOO LATE

★1/2

Ce film réalisé par le canadien Giles Walker raconte les intrigues dans un centre d'accueil, ressemble à un Conte pour tous duquel on aurait substitué des vieillards aux enfants. La rectitude politique tient la dragée haute à ce scénario prévisible et à ses dialogues ridicules. Des bonnes intentions du début à la fin. Au Centre-ville.

M. B.

KARMINA

★1/2

De Gabriel Pelletier, une comédie québécoise qui donne la vedette à Isabelle Cyr dans la peau d'une jeune vampire de Transylvanie catapultée dans le Québec moderne. Des grosses ficelles, une peinture de société qui manque de finesse, des caractères trop monolithiques, des gags faciles desservent ce film que la fantaisie des costumes et de certains décors n'arrive pas à sauver. Au Loews, Greenfield-Park.

O. T.

ROMEO AND JULIET

★1/2

Transposition de la tragédie de Shakespeare proposant une lecture plus provocante qu'intelligente. Le film est racoleur, rempli d'effets chocs et de prouesses de mise en scène vaines. Un clip insignifiant, que Leonardo DiCaprio et Claire Danes n'arrivent pas à sauver. Au Faubourg (v. o. a.), Berri (v. l.).

M. B.

James Stewart et Kim Novak, l'inoubliable couple de *Vertigo*.

SOURCE UNIVERSAL CITY STUDIOS

Pur vertige

VERTIGO

D'Alfred Hitchcock. Restaurateurs: Robert A. Harris, James C. Katz. Avec James Stewart, Kim Novak, Barbara Bel Geddes, Tom Helmore. Scénario: Alec Coppel, Samuel Taylor, d'après Boileau-Narcejac. Image: Robert Burks. Montage: George Tomasini. Musique: Bernard Herrmann. États-Unis, 1958, 128 minutes. Au Faubourg.

MARTIN BILODEAU

Contrairement à la croyance populaire, le cinéma n'est pas immortel. On dit d'ailleurs qu'au moins la moitié de tous les films produits depuis un siècle ont soit disparu, soit sont abimés au-delà du stade de la récupération. La seule volonté de préserver les négatifs des films selon des méthodes de conservation convenables est relativement neuve. Et celle de les restaurer en est à ses premiers balbutiements.

Robert A. Harris et James C. Katz sont passés maîtres dans l'art de donner une nouvelle vie à des négatifs victimes de l'érosion temporelle; on leur doit la restauration de *Lawrence of Arabia*, *Spartacus*, *My Fair Lady*, et maintenant *Vertigo*, ultime chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock, film-spirale auquel ils ont fait un vrai lifting, à la demande des studios Universal.

C'est donc un *Vertigo* tout neuf qui fait un saut inespéré à Montréal, dans le cadre d'une tournée des grandes métropoles nord-américaines. Le film s'exhibe dans toute la splendeur de sa jeunesse au Faubourg, qui le présente dans une copie 70 millimètres, avec son digitalisé, entièrement refait à partir des indications du maître. C'est dire que l'exceptionnelle partition musicale de Bernard Herrmann rugit de fureur et provoque plus que jamais les frissons qui ont font la notoriété du célèbre fils d'un marchand de volaille anglais qui allait réaliser, entre autres chefs-d'œuvre, l'inoubliable *The Birds*.

Des frissons auxquels sont sans doute peu familiers les jeunes d'aujourd'hui, à qui n'a jamais été donné la chance de découvrir ce formidable

suspense tourné en 1958 à San Francisco et dans les studios Paramount.

Vertigo raconte la vertigineuse aventure de John Ferguson (James Stewart), un détective de police récemment victime d'un choc nerveux qui l'a rendu acrophobe, par consé-

quent en proie à des vertiges. En retraite forcée, celui-ci regarde passer les heures chez Midge (Barbara Bel Geddes), une ex-fiancée devenue amie compatissante. Lorsqu'un millionnaire lui demande d'épouser sa femme (Kim Novak) en proie à des fantômes ancestraux, John se retrouve dans un brouillard épais d'où se profile la silhouette d'un complot meurtrier dont San Francisco et la côte du Pacifique cachent le réel mystère. Un mystère qu'*Obsession*, de Brian De Palma, et *Basic Instinct*, de Paul Verhoeven, ont évoqué à leur tour, sans pourtant atteindre l'abyssal génie de *Vertigo*, sans contredire le film le plus moderne de Hitchcock, qui fut toutefois mal reçu à sa sortie en 1958, et dut attendre les années 60 avant d'être reconnu à sa juste valeur.

L'œuvre la plus analysée du bourreau d'acteurs décédé en 1980 cache des mystères bien plus obscurs que son intrigue de surface. *Vertigo* explore en effet les dualités qui opposent l'identité et l'illusion, l'artiste et le modèle, la personne et le personnage, la chair et la porcelaine. À travers un projet formel innovateur (l'effet *zoom-in/zoom-out* simultané, inventé par Hitchcock pour traduire l'effet du vertige, demeure une référence encore aujourd'hui), rythmé au métronome, rempli de trésors cachés et de références, dans lequel le vieux Hitch révèle aux

L'œuvre la plus analysée du bourreau d'acteurs décédé en 1980 cache des mystères bien plus obscurs que son intrigue de surface

spectateurs, à mi-parcours, la clé du mystère, tout en laissant le héros dans le trouble jusqu'à la chute finale.

Hitchcock aurait été très sensible au scénario d'Alec Coppel et Samuel Taylor, notamment à cause de la mystique de la féminité, dont il a exploré les facettes dans *Rear Window* (avec Grace Kelly), *Marnie* et *The Birds* (avec Tippi Hedren), sans toutefois prétendre à ce degré d'auto-analyse qu'on atteint ici.

Les négatifs du film étaient dans un état lamentable lorsque Harris et Katz les ont enfin retrouvés. Les couleurs, auxquelles Hitchcock avait porté une attention toute particulière — plus qu'à l'accoutumée, en raison de leur incidence sur le récit — avaient perdu leur éclat. Pour restituer leur teinte d'origine, les restaurateurs ont réclamé les costumes originaux et certains accessoires, à partir desquels ils ont redéfini la palette.

Le résultat s'avère quasi impeccable, quelques plans souffrant encore des irréversibles sévices du temps, notamment lorsqu'il y a utilisation des écrans de fond si chers à Hitchcock; ceux-ci ont pâli plus rapidement en raison de leur émulsion fragile.

Par contre, le générique d'ouverture et la superbe scène du rêve, conçus par le dessinateur Saul Bass, ont retrouvé leur sombre éclat d'origine. Tout comme la chevelure blond cendré de la superbe Kim Novak, excellente dans un double rôle que Hitchcock avait auparavant confié à Vera Miles. Cette dernière avait dû se retirer du projet pour cause de grossesse inattendue, cédant à cette jeune fille d'immigrants tchèques le rôle qui la rendrait célèbre. Et, désormais, immortelle.

PLUS DE 4 MILLIONS DE SPECTATEURS EN FRANCE!

UNE COMÉDIE COMPLÈTEMENT FOLLE de Gabriel Aghion

PATRICK TIMSIT FANNY ARDANT RICHARD BERRY



LE JOUR LE SOIR
PÉDALE DOUCE

Michèle Laroque Jacques Gamblin
Scénario GABRIEL AGHION Adaptation PATRICK TIMSIT - GABRIEL AGHION Dialogue PIERRE PALMADE

13 ANS ET PLUS CINÉPLEX ODEON BERRI LASALLE (Place) LAVAL (Circuit) BOUCHERVILLE MALOFILM DISTRIBUTION

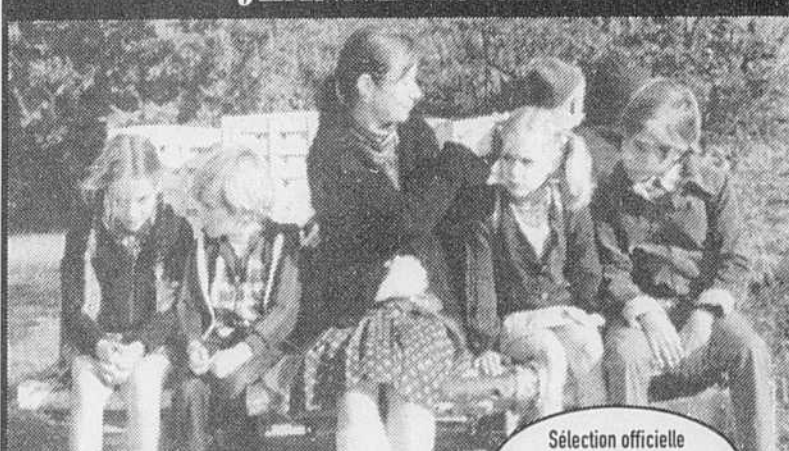
"DRÔLE, INTELLIGENT, TOUT À FAIT ORIGINAL!" - Minou Petrowski, RADIO-CANADA
"DRÔLE, PLEIN D'ESPRIT ET DE STYLE... INOUBLIABLE!" - Bill Brownstein, THE GAZETTE
"EXTRÊMEMENT RÉUSSI ET ÉMOUVANT!" - Chantal Jolis, INDICATIF PRÉSENT



un film de JENNIFER ALLEYN MANON BRIAND MARIE-JULIE DALLAIRE
ARTO PARAGAMIAN ANDRÉ TURPIN et DENIS VILLENEUVE produit par ROGER FRAPPIER

CINÉPLEX ODEON COMPLEX DESJARDINS Tous les jours: 1:30 - 4:00 - 7:10 - 9:30

"Je suis sortie enchantée de ce film et je porte encore en moi les traces de tout ce que j'ai vu, entendu et ressenti."
- JEANNE MOREAU



Sélection officielle CANNES 1996
Y aura-t-il de la neige à Noël?
un film de Sandrine Veysset

Plus fort que tout, l'amour d'une mère.

DÈS LE 6 DÉCEMBRE AU CINÉMA PARALLÈLE

CINÉMAGINAIRE et FUNFILM DISTRIBUTION présentent



avec CHANTAL BAILL, ROGER HAY, HENRI RICHARD, CYR JEAN-CLAUDE GERMAIN, LOUISE LAPARE, CLAUDE LAROCHE, LUC SENAY, scénario CLAUDE RICHARD, images GUY DUFAY, montage ANDRÉ DAIGNAULT, décors et accessoires PATRICK BENGLE, costumes MICHEL ROCHAS, prise de son CLAUDE LA HAYE, RICHARD BESSE, conception sonore MARIE-CLAUDE GAGNÉ, musique originale YVES LAFERRIÈRE, mixage HANS PETER STROBL, assistant à la réalisation JACQUES BENOIT, direction de production DANIEL LOUIS, un film réalisé par DENYS ARCAND, une présentation de CINÉMAGINAIRE en association avec la SOCIÉTÉ RADIO-CANADA, produit avec la participation de GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (Programme de crédits d'impôt), TÉLÉFILM CANADA, FONDS DE PRODUCTION DES CARLODISTRIBUTEURS, SODEC (SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES) et GOUVERNEMENT DU CANADA (Programme de crédits d'impôt).

CINÉPLEX ODEON BERRI LASALLE (Place) LAVAL (Circuit) BOUCHERVILLE CARTELLO ST-JEAN CARTELLO ST-JÉRÔME CINÉMA 9 GATINEAU MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA 1000 STE-ADÈLE

UNE COPRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA ET ARCADIA FILMS (FRANCE)

LA PLANTE HUMAINE

«...Pierre Hébert, sans doute le plus grand cinéaste d'animation contemporain...»
Le Monde diplomatique, octobre 1996



Avec Michael Lonsdale et Sotigui Kouyaté
Au Cinéma ONF
Du 30 novembre au 20 décembre
Tél.: 496-6895

LIVRES

Bouquinez en sirotant votre café chaque samedi.
LE DEVOIR

LES ARTS

CINÉMA

Des vies déchirées par la mort

THE FUNERAL

D'Abel Ferrara. Avec Christopher Walken, Chris Penn, Annabella Sciorra, Isabella Rossellini, Vincent Gallo, Benicio Del Toro. Scénario: Nicholas St-John. Image: Ken Kelsch. Montage: Bill Pankow, Mayin Lo. Musique: Joe Delia. États-Unis, 1996, 100 minutes. À l'Égyptien.

MARTIN BILODEAU

Le réalisateur américain Abel Ferrara n'a jamais fait courir les foules, sauf peut-être en Europe, où ses fresques sur la déchéance de la société américaine sont accueillies avec beaucoup de respect.

Son parcours cohérent, quoique difficile, a connu son sommet en 1992 avec *Bad Lieutenant*, un film controversé qui poussait à son paroxysme le thème de la rédemption suicidaire auprès d'un policier corrompu. Il en faudrait davantage, toutefois, pour faire ombrage à cet excellent *The Funeral*, qui prend l'affiche ce week-end. Ce drame saisissant — et relativement nuancé compte tenu de la réputation de provocateur du réalisateur — porte sur une famille déchirée par la mort — celle qu'on provoque et celle qu'on attend — dans le New York des années 30, à l'heure de la prohibition et du crime organisé, où les syndicats et les industriels s'affrontent dans une lutte dont l'enjeu est la machine, dont l'argument est la Dépression.

Les frères Tiempo sont réputés pour leur travail de «protection» auprès des différents mouvements syndicaux, qui les rémunèrent grassement. Pour Ray (Christopher Walken) et Chez (Chris Penn), ce commerce illégal ne représente qu'un gagne-pain. Alors que pour Johnny (Vincent Gallo), le benjamin qu'on vient de retrouver assassiné, apparemment des suites d'un règlement de comptes, ce boulot entraînait en parfaite adéquation avec son idéal socialiste. Ses funérailles donneront à Ray et Chez l'occasion de faire un pèlerinage dans les coins sombres de leur mémoire, histoire de reconstituer le puzzle de cette vie éphémère.

Ferrara privilégie les événements aux personnages; il ne guide ainsi aucun héros, préférant égarer ses nombreux personnages dans les méandres du souvenir, et les specta-

teurs avec eux. *The Funeral* est néanmoins soutenu par une belle galerie de personnages, notamment ceux des épouses de Ray et Chez, interprétés respectivement par Annabella Sciorra et Isabella Rossellini. La première n'a jamais été aussi bouleversante que dans ce rôle de femme éduquée prise dans l'engrenage familial. La seconde, transformée en dévote soumise à son violent époux, n'avait pas incarné de personnage aussi solide au cinéma depuis *Blue Velvet*.

Toutes deux sont bouleversantes de lucidité face à leurs époux impuissants devant la mort et dont la seule réaction possible reste d'obéir à cette forte pulsion de vengeance qui leur donnera l'impression de soigner leur douleur et d'expier leur faute. Walken et Penn donnent vie à leurs personnages dessinés à gros traits, tout comme Vincent Gallo, qui incarne le défunt Jimmy, personnage-catalyseur que le scénario de Nicholas St-John, scénariste attiré de Ferrara — le réalisateur travaille toujours avec la même équipe, comme Woody Allen et Clint Eastwood —, laisse un peu dans l'ombre. Ce déséquilibre entre les personnages féminins et masculins contrevient à la fluidité du film, aussi alourdi par d'abondants bavardages.

Ferrara a néanmoins construit un univers intimiste, en vase clos, qui évoque le climat social de l'époque, créant par ailleurs une dynamique psychologique complexe qui brouille les notions de vérité et de mensonge, de vengeance et de pardon, de passé et de présent. L'excellent montage entrecroise d'ailleurs ces deux dernières notions avec de plus en plus de subtilité à mesure que le récit avance, créant une atmosphère incertaine qui traduit la fragilité de la famille Tiempo. Ferrara intervertit les tiroirs de la mémoire, multiplie les points de vue, tissant une toile tendue, sur le point de se rompre.

Ferrara n'a peut-être pas l'humour de Martin Scorsese ou l'élégance de Francis Ford Coppola, mais il sait créer, en quelques images, un climat singulier, teinté de paranoïa. Car le réalisateur de *Body Snatcher* (remake du célèbre «film de peur» des années 50) est un fervent admirateur du film noir, et ça se voit dans les belles images de Ken Kelsch, qui privilégient souvent la pénombre à la lumière, la profondeur de l'âme tourmentée à la clarté de la vérité déployée.

THE PROPRIETOR

Réal: Ismail Merchant. Scénario: Jean-Marie Besset et Georges Trow. Avec Jeanne Moreau, Sean Young, Sam Waterston, Christopher Cazenove, Nell Carter, Jean-Pierre Aumont, Austin Pendleton, Charlotte de Turckheim. Image: Larry Pizer. Musique: Richard Robbins.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il y a souvent quelque chose d'un peu fabriqué sur mesure dans ces productions qui chevauchent deux pays. Kieslowski fut l'un des rares à pouvoir marier les univers de la coproduction en tissant la trame même de ses films autour des différences culturelles, sur des scénarios puissants où tous les fils se tenaient. En général, on sent dans ces films binationaux la volonté de triturer l'histoire pour mieux la faire entrer dans les cases de la production, manipulation qui ne donne pas toujours les meilleurs résultats.

Ismail Merchant, qui a à son actif une imposante carrière de producteur (et un seul long métrage de réalisateur, *In Custody*, tourné en Inde), a voulu chevaucher New York et Paris en utilisant le pivot de l'actrice puissante, renommée internationalement (et bilingue, Anglaise par sa mère) qu'est Jeanne Moreau. Elle incarne ici Adrienne Mark, une romancière célèbre d'origine française, transplantée dans la Grosse Pomme depuis trente ans, qui, prise sur le tard du mal du pays depuis que des souvenirs d'enfance viennent hanter ses rêves, décide de retourner vivre à Paris, liquide ses biens et renoue avec ses fantômes et son passé.

En arrière-plan, les problèmes propres à chacune de ces métropoles, violence et déshumanisation de New York, racisme et intolérance à Paris. Entre les deux: une femme qui essaie de se réconcilier avec son passé, d'autant plus qu'il se conjugue sur fond d'Holocauste alors que sa mère, Judith, une couturière juive célèbre, fut envoyée dans un camp dont elle n'est jamais revenue, dénoncée selon sa fille par Fan-Fan, son amant de l'époque. Mais voici que l'infâme meurt et l'appartement de Judith qu'il s'était approprié dans le Paris de l'Oc-

Lourd cafouillis



Christopher Cazenove, Jeanne Moreau et Ismail Merchant sur le plateau de tournage de *The Proprietor*.

cupation est mis aux enchères, convoité par Adrienne.

Bon! Jeanne Moreau fait de son mieux, mais malgré son statut de pivot du film, elle n'a pas vraiment de morceau de bravoure à se mettre sous la dent, et la grande actrice ne produit ici jamais d'étincelles, à l'ombre d'elle-même. Elle glisse parmi les situations, à travers plusieurs scènes en général inabouties ou plaquées là pour la couleur locale, comme celle qui l'oppose à sa femme de ménage noire, dont elle est l'amie, laquelle, jouée par Nell Carter, entonne un gospel pour montrer sa belle voix, mais sans que la situation ne le commande vraiment. Il y aura d'autres scènes insérées dans le but de passer un message, celle dans un taxi parisien où Moreau se trouve aux prises avec l'intolérance léniniste du chauffeur. Démonstration: la France va

mal, crache sur ses immigrants. On le savait déjà. L'exposé paraît assez mince.

Personne dans la distribution ne ressort vraiment, ni Josh Hamilton en jeune étudiant falot fasciné par Adrienne, qui la suit à New York et la retrouve en France, ni Christopher Cazenove, incarnant mollement l'ex-mari de la romancière, ni Sean Young en Américaine qui sue le cliché de la jolie inculte un peu bête et obsédée d'argent venue du Nouveau Monde pour faire un remake d'un film français adapté d'un roman d'Adrienne. Bouillon de culture et de nationalités d'acteurs qui tourne à vide.

Ismail Merchant a voulu tout mettre: l'influence du Front national en France, les ravages du nazisme, la violence de l'Amérique, les chevauchements de culture, le gospel de la communauté noire, les chambres de

bonnes françaises, le poids du passé, le pont des générations, le phénomène des remakes américains de films français pillés sans vergogne.

Tout cela n'est pas dépourvu d'un soin technique et d'une certaine élégance de forme, mais trop d'éléments disparates s'imbriquent dans la confusion, sans créer des lignes de force dominantes et sans soutenir une émotion.

C'est avant tout ce scénario écrit à quatre mains par Jean-Marie Besset et Georges Trow, dans une tentative de pont entre les cultures, qui fait problème et n'arrive pas à trouver son souffle.

Comme si les deux auteurs avaient voulu courir trop de lièvres à la fois et qu'Ismail Merchant, pris dans le brouillard du texte, n'avait pas su s'orienter en laissant ses acteurs partir un peu à vau-l'eau.

Brillante galerie de personnages

HEAVY

De James Mangold. Avec Shelley Winters, Liv Tyler, Pruitt Taylor Vince, Deborah Harry, Evan Dando. Scénario: James Mangold. Image: Michael Barrow. Montage: Meg Reticter. Musique: Thurston Moore. États-Unis, 1995, 105 minutes. Au cinéma du Parc.

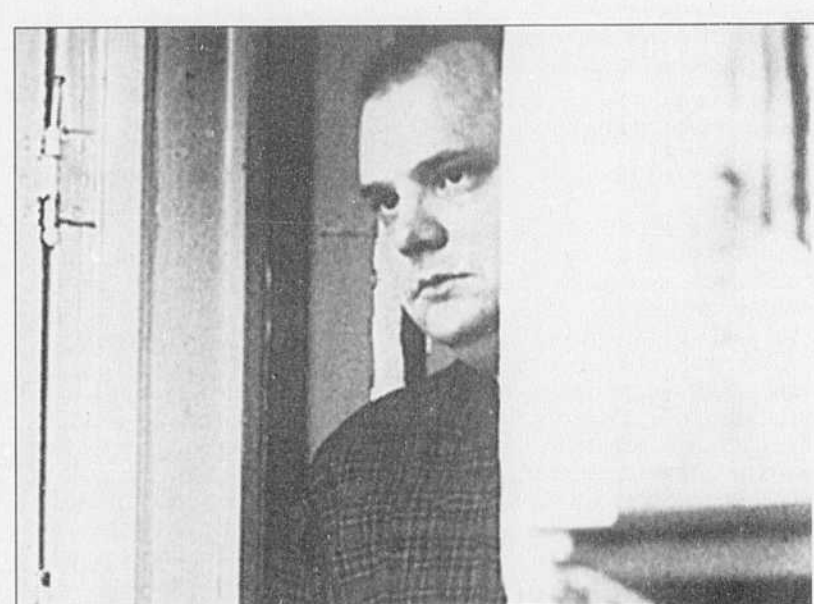
MARTIN BILODEAU

Heavy met un certain temps à s'ins-taller. Comme si le réalisateur James Mangold, dont c'est le premier long métrage pour le cinéma, avait tout son temps. Grand Prix du jury au festival de Sundance édition 1995, *Heavy* est un film d'atmosphère, qui respire librement l'air de la liberté artistique dans lequel il semble avoir été créé.

Fait plutôt paradoxal pour ce récit qui parle justement de cloisonnement et de contraintes sociales et familiales à travers l'expérience d'une petite galerie de personnages qui gagnent leur pain dans un sordide restaurant situé

en bordure d'une route de la Nouvelle-Angleterre.

La vieille Dolly (Shelley Winters) mène la baraque d'une main de fer, secondée par Victor (Pruitt Taylor Vince), son fils obèse qui n'ose aller voir la vie de plus près et reste dans la cuisine à préparer la pizza. L'arrivée d'une jeune et jolie nouvelle serveuse (Liv Tyler) perturbe l'équilibre déjà fragile de la boîte, provoquant le ressentiment de Dolores (Deborah Harry), serveuse vieillissante et ex-maîtresse du défunt Pete, à qui appartenait le restaurant. Tous ces personnages en ont gros sur le cœur, mais peu de mots pour exprimer leur colère ou communiquer leurs espoirs. Ainsi, lorsque Dolly meurt d'une attaque cardiaque, Victor se garde d'en informer les employés et les clients. James Mangold apporte un soin particulier aux tonalités. Son film évoque différentes atmosphères, les mélanges, jusqu'à ce que la part du rêve et du réel se confondent. L'idée, intéressante a priori, tourne cependant au procédé, l'effilochement étant sans doute accentué par la musique sourde qui se fait entendre chaque fois que le



Pruitt Taylor Vince dans *Heavy*.

climat change de couleur. En outre, le scénario aborde des questions qu'il laisse en suspens, sème des malentendus sans en faire la récolte. Il en résulte des situations trop souvent embrouillées, une complaisance dans le demi-mot.

Reste qu'Édipe est roi dans cette histoire où le fils trouve la liberté dans la mort de sa mère oppressante, l'épanouissement dans l'auto-détermination et l'amour grâce aux régimes miracle. Car le titre du film fait référence à l'atmosphère dans laquelle il évolue, mais aussi à son poids, qui représente en quelque sorte le baromètre de son mécontentement. Pruitt Taylor Vince est absolument remarquable dans ce rôle fragile et presque muet, dont toute la détresse passe par son regard. Liv Tyler reprend, à quelques variantes près, la fonction qu'elle tenait dans *Stealing Beauty*, de Bernardo Bertolucci, à savoir un objet révélateur et transparent,

sans autre fonction que de réfléchir, tel un miroir, la misère des autres. Elle le fait avec la même présence charismatique et sa voix un peu geignarde — qui risque de devenir sa marque de commerce une fois la beauté fanée.

La voix moins éraillée et les rides assumées, Deborah Harry (chanteuse de Blondie) livre une performance honnête, sans artifice ni éclat, à l'image du personnage vulgaire mais humain qu'elle défend. Enfin, quel plaisir indicible que celui de retrouver la grande Shelley Winters au cinéma. L'actrice de 74 ans, admirable en mère trompée dans *The Night of the Hunter*, possède un talent exceptionnel pour révéler l'humanité qui se cache sous des dehors peu séduisants. De *A Place in the Sun* à *Heavy*, le jeu sensible et intelligent de l'actrice n'a pas pris une ride. Par sa seule présence au générique, Shelley Winters donne poids et crédibilité à ce *Heavy* si fragile.



Helen (Gretchen Mol) pleure la mort de son fiancé (Vincent Gallo).

DES MOTS d'la DYNAMITE
THÉÂTRE EN FORME DE FEMME

LES 20 JOURS du THÉÂTRE À RISQUE

NATHALIE DEROME
3 AU 8 DÉCEMBRE 1996 THÉÂTRE LA CHAPELLE
Info-festival : 383 3972 accompagnée de DEAR RIVAL à la billetterie 3700 St-Dominique, Montréal
3 au 7 décembre à 21h00 et le 8 décembre à 15h00 Billets : 12 piastres ou carte Disque calculé
Collaborateurs : Lucie Bazzo, Louis Comeau, Claudie Gagnon, Danielle Lecourtois, Tanya Morand et Nancy Tobin

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
MOLIÈRE
mise en scène: **Guillermo de Andrea**

Rémy Girard
Guylaine Tremblay
Linda Sorgini
Alain Zouvi
Edgar Fruitiier
Violette Chauveau
Ghyslain Tremblay
Jean-Pierre Chartrand
Stéphane Brulotte
Reynald Robinson
Louis Champagne
Fidelle Boissonneault
Alexandrine Latendresse

concepteurs:
Daniel Castonguay
François Barbeau
Michel Beaulieu
Catherine Gadovas
Jean-Marie Guay

SUPPLÉMENTAIRES
du 8 au 14 décembre

du 12 novembre au 7 décembre
réservations: 844-1793 groupes: 527-3644 844-1793
http://www.scoopnet.ca/rideauvert

Hydro Québec

Représentations en FRANÇAIS :
les 26, 27, 28, 30 novembre et les 4, 5, 7 décembre à 20 h
Représentations en ITALIEN :
29 novembre à 20h, 1^{er} décembre à 15h,
6 décembre à 20h et 8 décembre à 15h

PIRANDELLO 96
Cédrats de Sicile, L'Étau et La Fleur à la Bouche
3 pièces en un acte
De LUIGI PIRANDELLO
Traduction de DENIS FAILLE
Mise en scène de DENISE AGIMAN
Une production du THÉÂTRE LA RIBALTA CFMB

4559, rue Papineau, Montréal
Réservation : 523-2246

LES ARTS

THÉÂTRE

SUR SCÈNE

JACQUES ET SON MAÎTRE

La rencontre de Milan Kundera avec Martine Beaulne, Normand Canac-Marquis, Denis Roy, Louise Laprade et quelques autres donne un spectacle brillant d'intelligence, où l'humour, la réflexion et les plaisirs du dialogue se conjuguent. Quelque part sur une route, à l'orée d'une forêt quelconque et bien avant Beckett, *Jacques et son maître* se tiennent compagnie et nous tiennent en haleine. La philosophie n'est pas mornie et le rire n'est pas idiot. Martine Beaulne les met en gerbe avec maîtrise et bonheur. Consolant! À l'Espace Go jusqu'au 14 décembre.

Solange Lévesque

PLAY IT AGAIN, SAM

Cette comédie sentimentale, écrite en 1962, a trouvé au théâtre du Centre Saydie Bronfman un interprète tout désigné en Harry Standjofski. Grâce à son physique et son sens comique, cet acteur donne une très bonne prestation du petit clown névrosé créé pour l'occasion par Woody Allen. Dans cette pièce qui fait référence au film *Casablanca* et à Humphrey Bogart, un critique de cinéma, plaqué par son épouse, part en quête de la femme idéale qu'il découvre en la personne de Linda, la compagne de son meilleur ami. Le reste de la distribution et la mise en scène alerte de David Patrick Fleming viennent prêter main forte à Stanjofski pour faire de ce spectacle un divertissement plaisant. À l'affiche en version originale jusqu'au 15 décembre.

Hervé Guay

TEATR

Si Serge Denoncourt signe une autre mise en scène vigoureuse avec *Teatr* qu'il tourne en face expressionniste, l'adaptation de Sophie Renaud du *Roman théâtral* de Bougalkov laisse perplexe. D'autant que Benoît Brière n'offre pas une performance particulièrement brillante dans le rôle de Madsoudov, qui fait ses premiers pas comme auteur. Heureusement, d'autres acteurs tirent mieux leur épingle du jeu dans ce spectacle. Pour ce qui est de la vision politique toutefois, elle aurait pu être mieux étayée. Cette nouvelle production de l'Opis vaut tout de même le détour à cause de son dynamisme. Au Théâtre de la Bibliothèque jusqu'au 14 décembre.

H. G.

LE MALADE IMAGINAIRE

Le Rideau Vert nous propose un *Malade imaginaire* au dénouement inattendu. La maladie d'Argan n'est pas celle que l'on croit; elle est beaucoup plus insidieuse et aucune logique, aucun stratagème ne peut rien contre elle; pour en guérir, il faudra patience et conscience. Imaginez comment Toïnette (Guyline Tremblay) peut mener en bateau un Argan rondouillard (Remy Girard) et prêt à tout, pourvu qu'on prenne soin de lui! Guillermo de Andrea nous réserve, à la toute fin du spectacle, une scène qui donne une perspective contemporaine à la pièce, en la faisant basculer dans le questionnement. Jusqu'au 7 décembre.

S. L.

LE PASSAGE DE L'INDIANA

Après avoir été chaleureusement applaudi à Avignon, *Le Passage de*

l'Indiana débarque enfin à Montréal. Et le spectacle est à la hauteur de sa réputation. La mise en scène de Denis Marleau met bien en valeur le texte très touffu de Normand Charette. Une histoire de plagiat littéraire qui oppose deux auteurs et deux éditeurs. Pour l'occasion, le sculpteur Michel Goulet a créé un dispositif scénique non seulement ingénieux mais d'une très grande beauté. Il s'agit d'un gigantesque meuble à compartiments dans lequel apparaissent et disparaissent les acteurs et les objets usuels (livres, lampe, chaise), isolés dans des cases. Quant aux acteurs, ils répondent bien aux exigences de cette cantate au lyrisme d'autant plus juste qu'il est retenu et mesuré. Supplémentaires au Centaur les 11, 12, 13 et 14 décembre.

H. G.

LEITMOTIV

En dépit d'un déploiement technologique impressionnant, *Leitmotiv*, qui ouvre la nouvelle salle de la compagnie des Deux Mondes, rue Chabot à Montréal, ne s'avère pas un spectacle réussi. Ayant pour thème la guerre, ce drame musical de Michel Robidoux oublie surtout de tenir un discours cohérent à ce sujet. Résultat: l'horreur d'un grave conflit donne lieu à des images splendides mais d'un grand vide. D'ailleurs, l'audiovisuel éclipsé carément les acteurs dans cette production. Il faut dire que le jeu des comédiens tient ici à peu près autant de place que le texte minimal de Normand Canac-Marquis. *Leitmotiv* est à l'affiche du Théâtre des Deux Mondes jusqu'au 5 décembre.

H. G.

BOUSILLE ET LES JUSTES

La NCT propose cette reprise dans une mise en scène musclée de Fernand Rainville. Pour les questions que la pièce pose sur les pactes implicites et explicites qui régissent la communauté des humains; pour la dénonciation féroce de l'oppression de l'homme par l'homme; pour l'intégrité opiniâtre de Bousille qui s'oppose aux intérêts égoïstes d'une famille pour laquelle l'honnêteté et la justice ne sont que des mots; et pour retrouver un auteur au sommet de sa force dramatique, «passez à l'Est!» Cette production en vaut le détour.

S. L.

JOIE

Pol Pelletier reprend une fois de plus *Joie*. Un solo qu'elle a créé en 1992 et qu'elle n'a cessé de jouer un peu partout depuis. Ce spectacle lui a aussi valu le prix de la meilleure comédienne de la part de l'Association québécoise des critiques de théâtre cette année-là. Pour le jouer autant qu'elle veut, elle a élu domicile au 55, rue Prince, dans le Vieux-Montréal. On y rappelle notamment l'aventure du Théâtre expérimental des femmes. En plus d'une performance d'actrice et de conteuse comme on en a rarement vu sur nos scènes, il s'agit d'une passionnante autobiographie théâtrale, digne d'une artiste qui n'a jamais accepté les compromis.

H. G.

Portrait de femme en forme de flammes

Avec Des mots, d'la dynamite, Nathalie Derome explore le langage et la musique

SOLANGE LÉVESQUE

Qu'est-ce donc que Nathalie Derome veut faire sauter, cette fois, avec ses mots? «*Les barrières*», répond-elle. «*Celles qui nous empêchent d'être ensemble et d'être vraiment présents. Nous sommes plus que jamais submergés d'information, mais les rencontres se font rares et nous nous éloignons des vrais enjeux.*»

Depuis bientôt quinze ans, Nathalie Derome n'arrête pas de sonner les cloches, d'attacher le grelot, de pourfendre, de dénoncer, de chercher, de questionner, de remettre en cause. Et quels sont-ils, ces «*vrais enjeux*» dont elle déplore l'éloignement? Ils pourraient se résumer, ajoute-t-elle, sous trois thèmes qui lui tiennent à cœur depuis longtemps:

«*Le pays: la devise du Québec est "Je me souviens", mais on dirait bien que les souvenirs nous empêchent de fonctionner! Le pays, donc, parce que rien ne bouge, depuis tout ce temps...*»

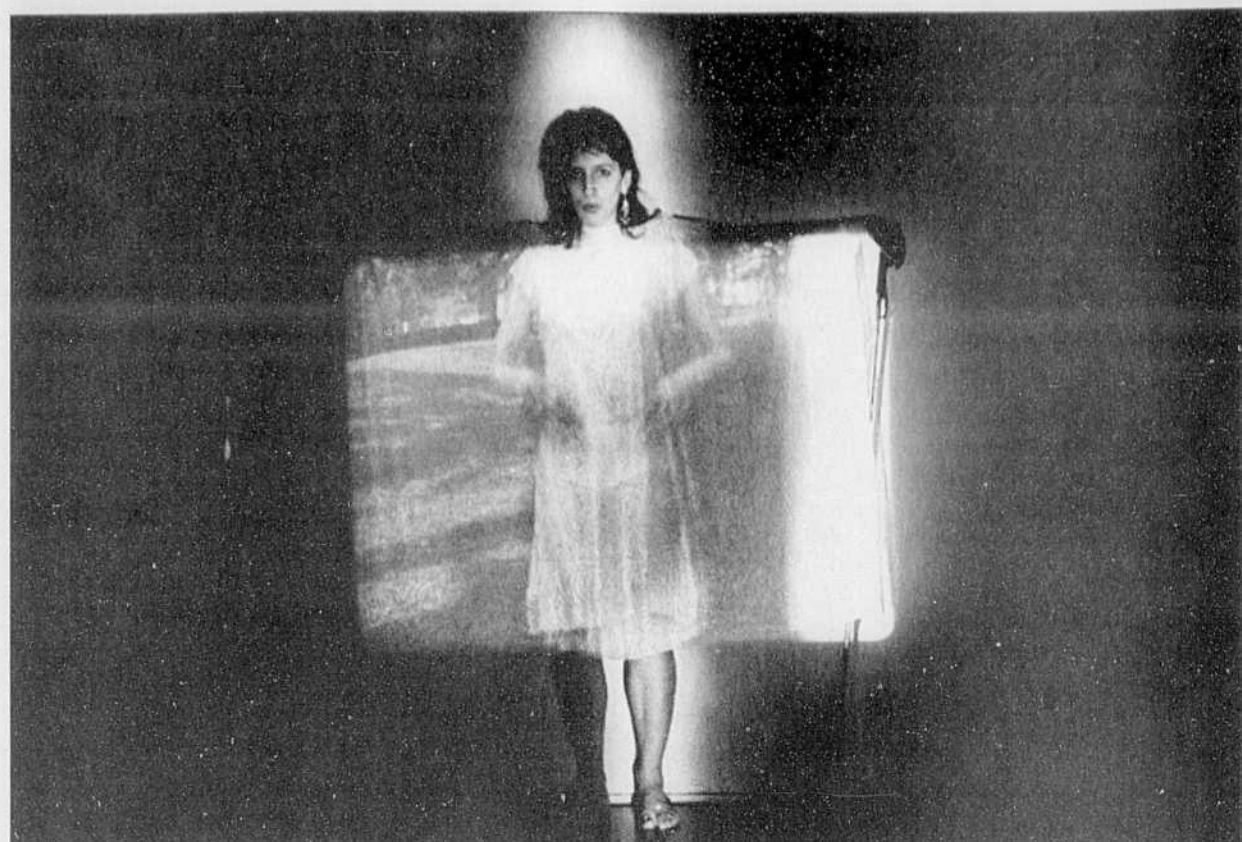
«*La femme: on a réglé un peu vite, me semble-t-il, la question de la place de la femme dans la société; mais la manière féminine de fonctionner et la pensée féminine ne se sont pas intégrées à cette société. Là non plus, nous n'avons pas beaucoup avancé.*»

«*Enfin, la réalité et le virtuel: la réalité est la seule chose qui nous appartienne vraiment. La place de plus en plus grande que les médias occupent et leur omniprésence dans nos vies finissent par tronquer notre vision de la réalité; on a l'impression que tout est mis sur le même pied et cela fausse tous les enjeux. On ne peut plus prendre la mesure des choses. La nouvelle la plus importante aujourd'hui, répétée vingt fois, s'évanouira devant la nouvelle de demain. Il n'y a plus de suites, donc plus de vrais débats. Notre vision est toujours biaisée. Comment faire de l'ordre dans tout cela? Qui le pourrait? Est-ce encore possible? Sur ces trois thèmes, on a peut-être desserré les dents; il faut maintenant commencer à en parler.*»

La commode et la sacoche

Le spectacle porte un sous-titre: *Théâtre en forme de femme*. «*Le cerveau masculin, explique Nathalie Derome, est structuré comme une commode à tiroirs: un tiroir pour le travail, un tiroir pour l'amour, un tiroir pour les loisirs. Tout bien classé. Le cerveau des femmes pourrait ressembler à une "sacoche" avec plusieurs pochettes, des fermoirs secrets, des compartiments plus ou moins fermés — moins que plus. Mon théâtre est une sorte de sacoche intime. Ou, si on préfère, une rivière qui suit ses méandres.*»

Ceux qui ont déjà assisté aux précédents spectacles de Nathalie Derome (*Canada errant*, *Le Retour du refoulé* ou *Le Voyage de Pénélope*, entre autres) savent qu'en effet, ils ressemblent à des espèces de sacs; aussi généreux qu'audacieux, ils contiennent tout un bagage intime et nécessaire, qui se présente sous forme de chansons, de danse, de performance, de récitatifs, de prières, de poèmes et de... risques!



Nathalie Derome, à l'époque du *Retour du refoulé*.

Cette fois-ci, ses rapports avec la chanson et la musique ont été la source d'inspiration de l'artiste (je ne dis pas «performeuse»; on se tromperait forcément si on lui attribuait une étiquette). «*Le résultat de Des mots, d'la dynamite est plutôt verbo-moteur, précise-t-elle. Je suis frappée par le fait que le langage parlé soit une affaire de rythme, qui s'apparente à la batterie. C'est pourquoi j'ai voulu tra-*

vailler cette fois-ci avec un batteur: Drac Rival. J'ai beaucoup exploré les possibilités de la voix parlée, qui est mon instrument à moi.»

Et comment travaille Nathalie Derome? «*Je pense que je travaille de la même manière que les artistes en arts visuels; d'abord, il faut que je sente un foisonnement de matière, qu'il y ait de l'épaisseur, que ce soit juteux; ensuite, je peux en enlever: je découpe, je colle, je modèle. Mon atelier est un lieu très libre où j'improvise beaucoup. J'ai parlé de thèmes, mais en réalité, je n'ai*

rien décidé d'avance; tout pourrait devenir inspirant pour moi.»

... Et inspirant pour nous, au Théâtre la Chapelle, du 3 au 8 décembre, dans le cadre des 20 Jours du théâtre à risque, qui se déroulent actuellement à Montréal pour la sixième fois. À côté de *Des mots, d'la dynamite*: treize spectacles d'ici et d'ailleurs, assortis de débats, de conférences et de rencontres réunissant des artistes québécois, ontariens, albertains, norvégiens, français et belges.

Le Théâtre LE TROIS ARC présente

L'Ange et le Corbeau

de Francis Monmart
Mise en scène de Ghyslain Filion
Avec Marie-France Marcotte et Luc Morissette
et les musiciens Mariane Patenaude et Yannik Prévost

Du 20 novembre au 8 décembre
Du mercredi au samedi à 20 h 30 • Le dimanche à 15 h

En coprésentation avec la Nouvelle Compagnie théâtrale

FRED HARRY
4353, rue Ste-Catherine Est
Métro Papineau, autobus 34

BILLETTERIE (514) 253-8974 NCT
BILLETTS (514) 790-1245 1 800 361-4595

Finaliste aux Masques du texte original et de l'interprétation masculine

«Luc Morissette et Marie-France Marcotte livrent un duo d'interprétation mémorable.»
Robert Lévesque, LE DEVOIR

Photo: Michel Shafir

La trilogie des histoires de Pol Pelletier

DEPUIS LE 15 OCTOBRE PLUS DE 6 000 SPECTATEURS ONT VU LA TRILOGIE DES HISTOIRES

Joie, version finale
Océan, première version
Or, version expérimentale - en création

Du mardi au samedi à 20 h et le dimanche à 16 h
DATES ACTUELLEMENT DISPONIBLES:

JOIE	Océan
30 novembre et 1, 3, 4, 8, 10, 11 décembre	5, 6, 7, 12, 13, 14, 15 décembre

Au 55 Prince
55, rue Prince, Vieux-Montréal (coin Wellington)
Métro Square-Victoria

Billetterie: 876-1155
Billets: 22 \$ • Étudiants: 15 \$
Forfait Joie et Océan: 30 \$
*Prix de groupe disponible sur demande

avec la collaboration spéciale de:
Aviram, artiste sculpteur,
René Donais, artiste graveur

Concepteurs-trices et collaborateurs-trices:
Paul Bertrand, Mérédith Caron, Jordan Deitcher, Robbi Finkel, Claude Goyette, Brigitte Heantjens, Danielle Hotte, François Laplante, Louise Lemieux, Irène Mavromatis, Lynne McGee, Sylvie Morissette, Pol Pelletier, Caroline Ross, Gisèle Sallin, Isabelle Villeneuve.

spécial pol pelletier
4 décembre JOIE
12 décembre Océan
PAYEZ CE QUE VOUS POUVEZ
pas de réservation, premiers arrivés, premiers servis.

Prix de la Meilleure Comédienne
Au palmarès des Meilleurs Spectacles dans 4 journaux d'avis critiques de théâtre '91 à sa création en 1996.

En nomination pour le Meilleur Spectacle de l'année
par l'Association québécoise des critiques de théâtre '96.

CONSEIL DES ARTS
The Canada Council
Conseil des Arts du Canada

CIBL
Le Réseau Artistique

11^e

SEMAINE DE LA DRAMATURGIE lectures publiques

Lundi 2 décembre

20h30 **PETIT DIVERTISSEMENT BASÉ SUR DES FAITS RÉELS**, de Jean-François Caron, MISE EN LECTURE Jean-François Caron, AVEC LA COLLABORATION DE Augustin Rioux, Avec Jocelyn Blanchard, Jean Boilard, Sylvie Léonard et Christiane Pasquier

Mardi 3 décembre

17h **AIDE-MOI À PASSER LA NUIT**, de Marie-Eve Gagnon, MISE EN LECTURE Marie-Eve Gagnon, AVEC Gabrielle Castonguay, Gilles Renaud et Louise Turcot

20h30 **LAZARE DE MIRAMICHI**, de Jovette Marchessault, MISE EN LECTURE Dennis O'Sullivan, AVEC Sonia Auger-Guimond, Danielle Bissonnette, Roger Blay, Johanne Emond, Marc Legault, Marthe Mercure, Catherine Pinard, Patrice Savard et Lise Vaillancourt

Mercredi 4 décembre

17h **EN HOMMAGE AUX CHACALS**, de Pierre-Yves Bernard, MISE EN LECTURE Jean Stéphane Roy, AVEC Louise de Beaumont, Odette Caron, Martin Dion, Jean-François Gascon, Steve Laplante, Julie Ménard et Ghislain Turcotte

20h30 **LES MIGRATIONS TERRORISTES**, de Alain Fournier, MISE EN LECTURE Martin Faucher, AVEC Céline Bonnier, Emmanuel Charest, Hugo Dubé, Louise Dussault, Dominic Lavallée, Marcel Pomeroy, Adèle Reinhardt, Daniel Simard et un chœur

Jeudi 5 décembre

17h **L'HÉRITIÈRE** suivie de **L'OGRELET**, de Suzanne Lebeau, MISES EN LECTURE Gervais Gaudreault, AVEC Huguette Olligny, Claudia Paquette, Louis de Santis, Mireille Thibault, François Trudel et Robert Vézina

20h30 **DORMIR AU BOUT DE LA NUIT**, de Jérôme Labbé, MISE EN LECTURE Michel Laprise, AVEC Normand D'Amour, Maude Guérin, Michel Laprise, Macha Limonchik, Patrick Olafson-Hénault et Julien Poulin

Vendredi 6 décembre

17h **CORNEMUSE**, de Larry Tremblay, MISE EN LECTURE Larry Tremblay, AVEC Valérie Blais, Stéphane Gagnon, Geneviève Martin et le cornemuseur Roy McLaren

20h30 **SINGULIÈRES ET PLURIELLES (I/She a Woman in 1996)** TEXTES de Marianne Ackerman, Kit Brennan, Colleen Curran, Jasmine Dubé, Aba Farhoud, Isabelle Hubert, Ann Lambert, Jovette Marchessault, Dominick Parenteau-Lebeuf et Emma Roberts. Soirée organisée en collaboration avec le Playwrights' Workshop Montréal, MISE EN LECTURE Paula de Vasconcelos, AVEC Martine Francke, Marie-France Lambert, Louise Labraverde, Sophie Lorain, Penny Mancuso, Jennifer Morehouse, Maggy Nagle, Pat Ramsay, Clare Shapiro et Kim Yaroshevsky

Samedi 7 décembre

14h **LE BAIN DES RAINES**, de Olivier Choinière, MISE EN LECTURE Claudine Tremblay, AVEC Pascal Contamine, Philippe Cousineau, Marika Lhoumeau, Pierre Limoges, Micheline Poitras et le musicien Martin Doiron

20h30 **LE CHEMIN DES PASSES-DANGEREUSES**, Tragédie routière, de Michel Marc Bouchard, MISE EN LECTURE Michel Marc Bouchard, AVEC Sébastien Delorme, Marc-André Goulet, David La Haye et François Papineau

22h30 **LE CHŒUR DES SILENCES**, de Lük Fleury, MISE EN LECTURE Lük Fleury, AVEC Anik Beaudoin, Pascal Contamine, Hugues Fortin, Anne-Sylvie Gosselin, Soleil Guérin, Éric Jean, Isabelle Lamontagne, Julie Rivard, France Villeneuve et Yohans-Karl

Dimanche 8 décembre

11h-13h **FORUM «Théâtre et Société: quels rapports?»** ANIMATEUR Michel Vais Organisé en collaboration avec les Cahiers de théâtre Jeu

14h **LE CHANT DU DIRE-DIRE**, de Daniel Danis, MISE EN LECTURE Lorraine Pintal, AVEC Jean-François Casabonne, Roger Léger, Guy Thauvette et Pauline Vaillancourt

17h **LES HYSTÉRIQUES**, de Pierre-Yves Lemieux, MISE EN LECTURE Pierre-Yves Lemieux, AVEC Annick Bergeron, Marie Charlebois, Patrice Coquereau, Martin Héroux, Stéphane F. Jacques, Danielle Lépine, Jean Pettitclerc et Marcel Pomeroy

20h30 **GOËL, LE NOM DE DIEU!**, de Normand Canac-Marquis, MISE EN LECTURE Normand Canac-Marquis, AVEC Yvon Bilodeau, Valérie Blais, Louise Bombardier, Anne Caron, Paul Doucet, Valérie Gagné, Louise Laprade, Caroline Lavigne, Annick Léger, Claude Lemieux, Isabelle Miquelon, Denis Roy et Alain Zouvi

DU 2 AU 8 DÉCEMBRE 1996

une production du Centre des auteurs dramatiques au Théâtre d'aujourd'hui, 3 900 rue St-Denis. Entrée: 2 \$ par lecture. Forfait pour toute la semaine: 20\$ RÉSERVATIONS: 282-3900



LES ARTS

DANSE

Entre solitude et fureur

En décembre, Hélène Blackburn et Paul-André Fortier envahissent le 840, rue Cherrier, pour nous offrir deux moments de la chorégraphie montréalaise des années quatre-vingt-dix. Quand la danse passe à l'histoire.

ANDRÉE MARTIN

À Montréal, les reprises dans le domaine de la danse n'étaient pas une chose courante jusqu'à tout récemment. Cependant, depuis quelques années, il y en a de plus en plus; signe d'un temps favorable à la danse, d'un public qui en redemande et d'une prolifération d'œuvres suffisamment solides pour passer le «couperet» du temps. En décembre, c'est à deux têtes d'affiche de la danse contemporaine d'ici que revient l'honneur de présenter, à nouveau, l'une de leurs créations. Tandis que Paul-André Fortier reprend, du 4 au 7 décembre à l'Agora de la danse, *La Tentation de la transparence*, Hélène Blackburn nous fait revivre un moment fort avec *Les Suites furieuses*, du 4 au 15 décembre à Tangente.

Dans *La Tentation de la transparence*, Paul-André Fortier ressemble au Robinson de Tournier, seul sur son île, en proie aux égarements de son corps et de son âme. C'est aussi Saint-Exupéry, aviateur solitaire apportant un point de vue hors du temps sur l'homme et sa vie. Dans un espace restreint, celui d'une petite plate-forme située au milieu des spectateurs, le «personnage» incarné par Fortier vit à fleur de peau. Des joies, des épreuves et des déliries se succèdent, créant une pièce pleine d'intimité. Il faut beaucoup de courage de la part d'un chorégraphe-interprète pour se mettre à nu de cette manière. Mais l'artiste aime particulièrement déjouer les règles, ou en inventer de

nouvelles. En septembre dernier, il présentait *La Part des anges*, un quatuor tendre où les interprètes provenaient d'horizons extrêmement différents. Pour son solo *La Tentation de la transparence*, il s'était associé à Betty Goodwin, dont il admire beaucoup le travail et à qui il dédie ce spectacle. Le public aura sûrement un grand plaisir à voir, ou à revoir, cette œuvre singulière, créée lors du Festival international de nouvelle danse (FIND) en 1991.

Les Suites furieuses d'Hélène Blackburn se situe presque aux antipodes de la pièce de Fortier. Furie, urgence et fougue sont les mots d'ordre de cette œuvre pour huit danseurs. Ce n'est pas la dimension humaine qui prime véritablement dans cette histoire sans histoire mais le mouvement, à mi-chemin entre le drame et l'abstraction. Les interprètes évoluent dans une gestuelle particulièrement développée, et les êtres appartiennent à la fois au passé et au présent.

A travers un déploiement d'énergie sans équivoque, la violence est toujours latente, et le geste s'affirme avec clarté et précision. Avec cette pièce, présentée pour la première fois en 1995 au Festival Oriente e Occidente de Rovereto en Italie, Hélène Blackburn signait une des œuvres les plus denses de tout son répertoire. On connaissait déjà d'elle *Bestiaire* (1994), *Les Régions du nord* (1993), etc., mais c'est avec *Les Suites furieuses* qu'elle s'installe comme une des incontournables artistes montréalaises de la seconde génération.

BEETHOVEN — KUERTI

Ludwig van Beethoven: intégrale des 32 sonates pour piano; 33 variations et fugue sur une valse de Diabelli, op. 120. Anton Kuerti, piano. Analekta Fleur de lys FL 2 4010

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Il est des moments marquants dans une vie de musicien. La rencontre d'un maître à l'adolescence, l'ouverture et la générosité d'un professeur, l'illumination que provoque une œuvre... nous sommes tous passés par un de ces moments fulgurants où la grâce divine semble s'incarner dans le génie de l'homme. Depuis la révélation de Franz Liszt qui, le premier, les a jouées toutes en récital, formule qu'il a lui-même inventée d'ailleurs, depuis cette révélation de génie à génie, le corpus des 32 sonates pour piano de Beethoven est un centre de la conscience artistique des compositeurs et des interprètes. Rares sont les grands virtuoses qui ne les possèdent pas toutes sous les doigts, quitte à n'en présenter que quelques-unes en concert. Plus rares sont ceux qui se lancent dans l'exécution d'une intégrale. Encore plus clairsemés sont ceux qui osent l'enregistrer afin de laisser un témoignage de leur confrontation avec cet imposant ensemble. Il reste que le marché du disque propose plusieurs versions de ces 32 sonates.

Le poids d'une intégrale

Tout de suite, faisons la nuance entre l'enregistrement de quelques



Anton Kuerti

sonates bien ciblées et populaires, que l'on écoute pour son plaisir ou leur intérêt intrinsèque, et celui d'une intégrale. Ici, chacune des œuvres singulières prend sa place et son poids dans l'œuvre monumentale de l'ensemble. L'interprète y investit tout ce qu'il a de meilleur, et l'auditeur doit se hisser au niveau de son effort. Certaines tentatives semblent alors plus ou moins heureuses, d'autres suscitent l'émerveillement,

quelques rares l'adhésion. Avec Anton Kuerti, on est dans cette catégorie rarissime des intégrales des sonates qui sidèrent et s'imposent comme allant de soi.

Un peu d'histoire pour commencer. L'enregistrement par Kuerti a été effectué au milieu des années 70. Malgré toute la bonne volonté du monde, les moyens techniques de l'enregistrement sont désuets. Pire: apparemment, la première édition, parue en 1976 sur support vinyle, est incoutable tant le pressage des disques est mauvais. Pourtant, l'interprétation fait son chemin et quelques oreilles remarquent bien toute la formidable musique faite génialement par Kuerti.

Un maniaque de l'audio

Arrivent alors les gens de la maison Analekta, qui décident de faire tout ce qu'ils peuvent pour donner vie à ce qu'ils jugent être un accomplissement hors du commun et rendre justice à l'artiste.

Celui-ci nous confie d'ailleurs que cette expérience de réédition a été autant stimulante qu'exténuante. Alors qu'il parle de la résurrection de ces enregistrements, son œil s'allume. On découvre en Kuerti un amateur passionné de techniques d'enregistrement et de technologie sonore. Depuis son propre studio, commence un minutieux lavage des bandes pour enlever les petits endroits où le ruban avait collé, pour refaire des montages qui n'avaient pas résisté aux outrages du temps, combiner diverses copies afin de trouver les bandes dans le meilleur état possible. Il lui a même fallu, pour renforcer le support, faire «cuire» au déshydrateur certains rubans pour corriger des défauts qui autrement auraient irrémédiablement compromis la réussite du projet. Il en rit, mais on devine son angoisse secrète et toute la passion que ce pianiste a mise dans le côté technique de la restitution de son travail.

Il y a aussi le transfert numérique, la correction des surimpressions sur la bande dues au long stockage, etc. Bref, à elle seule, la technique mise au service de la parution de ce coffret est un phénomène à souligner.

Naissance en concert

L'origine du projet initial est le défi que se pose un jeune artiste, alors dans la trentaine, de donner en

concert, à Toronto, l'intégrale des sonates, même s'il ne les a pas toutes encore inscrites à son répertoire. «Il était un temps où j'arrivais à en apprendre une par semaine. Bien sûr, pour la Hammerklavier, cela fut plus long.» Longue intimité? Pas tout à fait. Kuerti n'hésite pas à dire que «je suis parti en voyage, dans le plus formidable voyage qu'un pianiste peut faire en étudiant ces œuvres dans leur entier». Il se dit fasciné par «l'évolution du style de Beethoven, par ce concentré essentiel et complet de l'art, du questionnement et des réponses de Beethoven à exprimer ses idées personnelles d'une manière originale».

Kuerti porte un soin maniaque à l'organisation du coffret. Les groupements des disques mettent les impératifs de temps au service d'une continuité et d'une homogénéité de conception et de période créatrice. C'est lui qui a choisi l'ordre. En plus, il nous propose de son cru ce qui est un des plus beaux textes sur les sonates.

Le livret vaut qu'on s'y attarde, qu'on le comprenne, qu'on suive l'analyse que Kuerti fait tant de l'œuvre globale que de chaque sonate. Ceux qui ont un index sur leur appareil pourront facilement retrouver les exemples cités et identifiés. Les autres prieront pour qu'Analekta sorte une nouvelle édition de ce texte ou, en plus de l'index, on indiquera plutôt le minutage de l'exemple choisi.

Question de tempo

À l'écoute, on se demande comment le pianiste a conçu cette vision si singulière et convaincante de Beethoven. Il nous répond que «le sens du texte a une grande importance pour moi. Surtout quand il est question de tempo. Beethoven n'est pas fiable avec ces indications métrologiques. Il faut laisser la physique du corps parler [pour Kuerti, un tempo se ressent physiquement et est juste si le corps y répond], de même que le caractère demandé par le compositeur et ressenti par l'interprète. Le compositeur doit absolument faire confiance à la capacité de compréhension de l'interprète».

C'est ici que cette version se révèle absolument hors du commun. Du tragique au comique, du dramatique au badin, Kuerti ne laisse jamais. Parfois, son interprétation interroge. On se demande: pourquoi fait-il cela ainsi? La réponse vient ultérieurement, et toujours, quand on comprend le poids que le pianiste donne à chaque élément de la forme.

C'est d'ailleurs lui qui insiste dans ses notes sur l'importance de la perception formelle et de la mise en place, tant des divers éléments et sections d'un mouvement que des divers rapports que les mouvements entretiennent entre eux. On a le droit de ne pas toujours être d'accord. Jamais n'est-on aux prises avec un farfouillage excentrique. Son intelligence peut provoquer, cela ne fait que nous confronter à nos propres conceptions ou réévaluer notre vision de telle ou telle œuvre.

Plus qu'un témoignage d'époque, cette intégrale est un souffle de vie neuf sur de la musique à laquelle on se croit trop habitué. Kuerti remue la cage, chatouille le cerveau, séduit l'oreille, brise le cœur, stimule l'intelligence et aussi émeut.

On trouve dans ce coffret des versions qui devront passer à l'Histoire, comme celle de sonates peu connues du grand public mais affectionnées des musiciens, telles l'op. 54, op. 10 n° 3, op. 22... la liste serait longue, sans parler de visions fulgurantes comme le dernier mouvement de la *Clair de lune* ou de la *Waldstein*, l'*Appassionata*, l'incontournable *Hammerklavier* (qui vaut à elle seule qu'on se procure cet enregistrement) et la magistrale vision des derniers opus. Il faut absolument souligner haut et fort cette réussite musicale exceptionnelle.

Pour votre discothèque donc, ou comme cadeau à un ami cher, voici un *must* à bas prix (environ 80 \$). Attention: on n'entreprend pas ce périple pour l'amour du beau son d'enregistrement, mais pour celui bien plus grand de la vérité de la musique; c'est ça qui ne vieillira jamais et qui nous garde éternellement jeune.

CAS PUBLIC EN COLLABORATION AVEC TANGENTE PRÉSENTENT

SUITES FURIEUSES

UNE CHORÉGRAPHIE DE HÉLÈNE BLACKBURN

«... la notion d'urgence, de furie ou de rage... induit une danse esthétique originale chez Blackburn: l'abstraction architecturale l'emporte sur la dimension expressive.»

Valérie Lehmann, *Le Devoir* (Montréal, octobre 1995)

DU 4 AU 14 DÉCEMBRE 20H30
LE 8 ET LE 15 À 19H30
RELÂCHE: 9 ET 10 DÉCEMBRE

ESPACE TANGENTE
840 RUE CHERRIER (MÉTRO SHERBROOKE)
BILLETTERIE 514-525-1500 ADMISSION: 514-790-1245

Une création de Luis Bravo

Forever TANGO

« La question n'est pas s'il faut le voir, mais combien de fois... »
-Los Angeles Daily News

« Si Forever Tango ne fait pas de vous un fou du Tango, rien ne le fera. »
-Chicago Tribune

« À voir sans faute, superbement interprété. Séduisant et sexy. »
-Times of London

COMPLÈT les 3 & 10 décembre

Tango en folie les 3 & 10 décembre
Prix spéciaux* 19\$ & 29\$
*plus taxes et frais de service

3 au 15 décembre
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts
Billets: Place des Arts 842-2112 • Réseau Admission 790-1245

N.B.

À LA

CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

CBF-FM 100,7

www.radio-canada.com

L'OPÉRA DE MONTRÉAL À L'OPÉRA DU SAMEDI :

Les Pêcheurs de perles de Bizet, avec le Chœur de l'Opéra de Montréal, l'Orchestre symphonique de Montréal, dir. Jacques Lacombe. Solistes: Lyne Fortin, Claude-Robin Pelletier, Gaétan Laperrière et Jean-Clément Bergeron. Samedi à 13 h 30

ROBERT GRAVEL : L'HOMME QUI AVAIT SOIF.

Portrait d'un homme de théâtre en trois actes à DOCUMENTS. Recherche, interview et animation: Hélène Pedneault. Dimanches 1er, 8 et 15 décembre à 21 h

FORUM 96 : le NOUVEL ENSEMBLE MODERNE, dirigé par Lorraine Vaillancourt, jouera trois œuvres retenues par un jury international lors d'un grand concert gala. Sept jeunes compositeurs étrangers avaient été choisis pour créer une œuvre destinée au NEM. Samedi à 20 h

Le FESTIVAL DE MUSIQUE ANCIENNE D'UTRECHT dans le cadre de RADIO-CONCERT. Animation: Michel Keable. Mardi 3 au jeudi 5 décembre à 20 h

À l'occasion de la JOURNÉE MONDIALE DU SIDA,

Stéphane Lépine, animateur de l'émission LE TEMPS PERDU..., dresse un portrait du romancier, scénariste et photographe français HÉRVÉ GUIBERT, mort du sida en 1991. Dimanche à 15 h

Concerts de musique de chambre Allegria

violin Martin Foster
violin Pascale Beaudry
alto Misha Pokhanovski
violoncelle Katherine Skorzewski
piano Dorothy Fraiberg

Œuvres de Dvorak, Beethoven et Shostakovich

Jeudi 5 décembre 1996, 20 heures

Salle Radpath, Université McGill

Entrée libre

En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (A.F.M.), les compagnies de disques subventionnent en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active par l'entremise de la Guilde des musiciens du Québec.

RENAUD-BRAY

Adresse de site: <http://www.renaud-bray.com>

E-mail: info@renaud-bray.com

un Noël enchanteur...

5117, avenue du Parc / 276-7651

5252, chemin de la Côte-des-Neiges / 342-1515

4301, rue Saint-Denis / 499-3656

6925, boulevard Taschereau (Brossard) / 443-5550



17.99\$



10 79.99\$



14.99\$



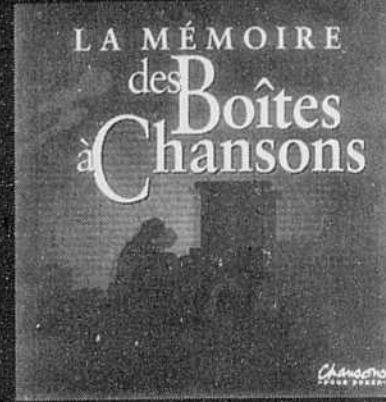
13.99\$



15.99\$



15.99\$



2 21.99\$



13.99\$



14.99\$



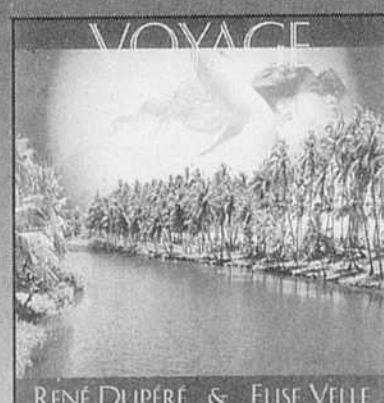
16.99\$



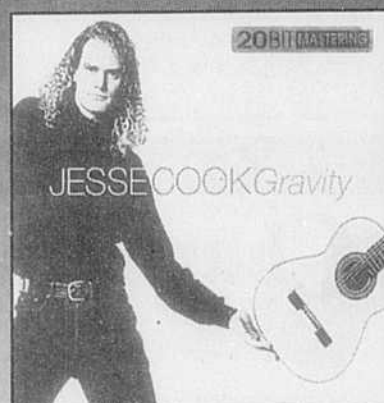
2 25.99\$



12.99\$



14.99\$



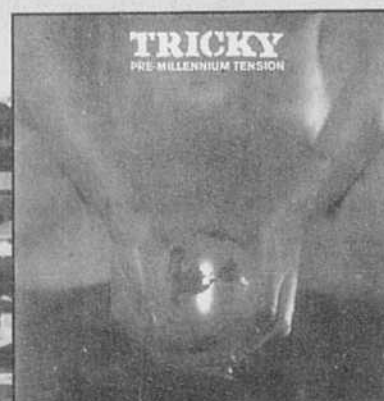
14.99\$



16.99\$



16.99\$



16.99\$



10 49.99\$

La meilleure sélection de livres, disques, vidéos et cadeaux au Québec

ANALEKTA
fleurs
de lys

EMI
CLASSICS

BMG
BMG MUSIC CANADA INC.
MUSIQUE BMG DU CANADA INC.

LES DISQUES
Fonovox

ISLAND

THINK
GUSTAV MAHLER

MUSICOR

GROUP
MUSICOR

SELECT

SONY
CLASSICAL

LES ARTS

JAZZ ET BLUES

Hommage à Lady Day

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Billie Holiday ne fut pas grande ou géniale. Elle fut magnifique. Elle le demeure. Et comme elle fut cela, comme elle imprima au jazz des marques indélébiles, bien des hommages musicaux ont été réalisés. Ces hommages, dans une écrasante majorité, mettent en présence une chanteuse ou un chanteur.

Le problème, avec ces hommages mettant en présence une voix, c'est qu'il y a un os. Lequel? La voix. Mais encore? Imiter le timbre à la fois si sensuel et grave de Billie Holiday est impossible. Qui plus est, Lady Day, ses grandes heures elle les a connues avec Lester Young, le Président, Prez. Lady Day et Prez, ça faisait deux poètes. Alors, lorsqu'on s'engage dans un hommage à Lady Day, il faut, c'est forcé, mettre les bouchées

Sur chacun
de ces
morceaux
Konitz brosse
des notes
toujours
senties,
il joue
chaque note,
il espace

doubles. Il faut avoir du style. Il faut être élégant. Pour qu'il fonctionne à plein, l'hommage, il faut faire de l'alchimie avec les différentes facettes du jazz. Ce qui nous amène à ce qui pourrait être bien être, le plus bel hommage jamais proposé à nos oreilles. Qui en est l'auteur? Lee Konitz. Il est saxophoniste, Konitz. Il joue de l'alto. A ceux qui ne le connaissent pas plus que cela, on mentionnera qu'il joue de l'alto, professionnellement parlant, depuis le milieu des années 40. Si on ajoute les années d'apprentissage, les années de misère, ça fait un sacré bail que Lee Konitz né le 13 octobre 1927 à Chicago, manipule le saxophone alto qui est le saxophone sur lequel il est plus difficile de se distinguer.

Son hommage, Konitz le sculpte



tamment, il plane au-dessus d'un ensemble très riche. Cet album, *Strings For Holiday* sur étiquette Enja, c'est du luxe. Du grand luxe.

En bleu et noir

■ Depuis quelques semaines maintenant, la compagnie montréalaise Distribution Fusion III dispose du catalogue constitué au fil des ans par la compagnie française Black and Blue. En fait, il ne s'agit pas du catalogue au complet. Plus précisément, Fusion III, qui soulignons-le est liée à Justin Time, a mis la main sur la facette jazz de Black and Blue, la compagnie américaine Evidence ayant mis la main sur les titres blues.

Cela fait quoi? Depuis quelque temps on peut écouter *Kidney Stew* du saxophoniste et chanteur Eddie Cleanhead Vinson avec T. Bone Walker à la guitare, *I Believe In Music* de Louis Jordan, saxophoniste et chanteur dynamique, et *Back To My Own Town* de... Sonny Stitt!

Ces enregistrements, ont tous été réalisés dans les années 70, soit au cours de la décennie la plus dure, financièrement parlant, pour la majorité des musiciens de jazz. Il n'est pas innocent de noter cela. Parce que les bonzes de Black and Blue, sachant cela, sachant que c'était dur, et qu'il y avait donc moins d'enregistrements réalisés, ont concentré leurs efforts de manière à témoigner. Témoigner du fait que l'art respectif de Vinson, de Jordan, et Stitt, est un grand art. Un art populaire, un art constamment proche du blues, donc des racines. Chacun de ces enregistrements est un petit bijou.

■ Il y a 25 ans, pour acheter les bons disques, on allait soit chez Phantasmagoria, rue de Bleury, soit à l'Alternatif, rue Saint-Denis, soit chez Galaxy, rue Guy, soit chez Cheap Thrills, rue Bishop. De ce petit groupe, le seul ayant survécu est le dernier nommé: Cheap Thrills.

Alors comme ils ont passé la rampe, comme ils ont 25 ans, ils ont décidé de marquer le coup. Comment cela? En organisant une série de petits spectacles au Cheap Thrills situé rue Metcalfe entre Maisonneuve et Sherbrooke.

Demain à compter de 14h, les guitaristes Martha Wainwright et Michael Browne du Stephen Barry Blues Band vont jouer quelques classiques du bluegrass et quelques originaux. C'est ce qu'on peut appeler une belle initiative.

■ On ne peut s'empêcher de terminer en soulignant qu'au chapitre du service à la clientèle éprise de jazz, de blues, de musique actuelle, et de rock alternatif, personne ne bat ce magasin.

■ Demain de 14h à 3h du matin lundi, le saxophoniste Dave Turner va animer un long *jam-session* pour le bénéfice moral et financier du guitariste Nelson Symonds qui se remet d'une opération majeure. Ce *jam-session* verra défiler pratiquement tous les musiciens de la scène montréalaise. Ou? Au Club Upstairs, rue Mackay entre René-Lévesque et Sainte-Catherine.

VITRINE DU DISQUE

Rugir de plaisir

Le groupe de rock instrumental
le plus tacheté au monde est montréalais

SYLVAIN CORMIER

APPALACHES

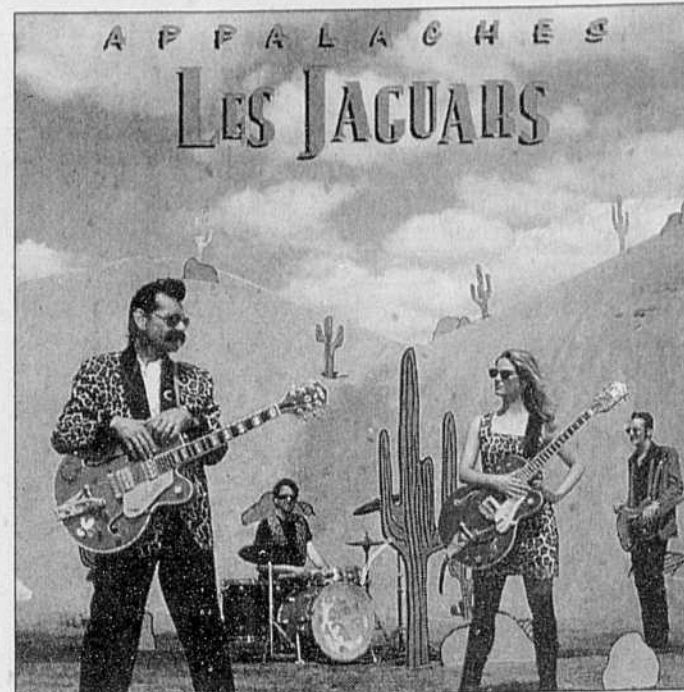
Les Jaguars
Franbec/Mérite

La cassette de cet album tout neuf, le premier de la plus récente configuration des Jaguars, fabuleux groupe de rock instrumental formé en 1962 par le guitariste Jean-Guy Cossette, dit Arthur, je la traîne dans la boîte à gants depuis des mois. Une cassette de mixages préliminaires, que m'avait refilée Guyline pour que je la fasse jouer à satiété, histoire de soupeser la validité de l'ordre des morceaux. Quand je dis Guyline, je parle de notre Guyline. La Guyline Maroist qui causait musique si bien (mais si rarement!) en ces pages il n'y a pas si longtemps. C'est elle, sur les photos du livret, avec la jupe tachetée. Vous l'aviez deviné? Ah. Il est vrai que c'est la seule fille du groupe. Elle joue de la guitare, une splendide Gretsch comme Arthur. Une formidable guitare de rock'n'roll, la Gretsch. Et Arthur est un formidable guitariste. Guyline se défend admirablement à la guitare rythmique, soit dit en passant.

Pour vous dire, Arthur, je le place parmi les grands du rock instrumental sous toutes ses formes, du surf au garage en passant par le psychédélique. Erratique comme tous les instrumentistes qui jouent par pur instinct, il brille moins quand il file un mauvais coton, mais il y a des soirs où ses doigts vont résolument là où personne n'est allé (même pas lui). Ces soirs-là, il vaut le Britannique Hank Marvin des Shadows, le roi du surf-rock californien Dick Dale, et même le très légendaire Nokie Edwards des Ventures. Oui, m'sieur.

Soyez heureux: on a Arthur presque au meilleur de sa forme sur *Appalachian*, le quatrième album des différents Jaguars en plus de trois décennies d'activités diverses (Arthur a aussi été l'un des Sinners, en plus d'accompagner Charlebois durant sa période la plus rock). Je dis presque parce que l'environnement de studio ne convient guère à Arthur, et l'idée même de reprendre plusieurs fois de suite la même chanson lui est carrément absurde. Bref, il a parfois fallu se contenter du fichtrement bon au lieu de l'exceptionnel. Mais il y a pas mal de prises surhumaines, à commencer par la chanson-titre, dont vous avez peut-être vu le clip tourné en faux désert. La finale improvisée est démentielle.

Ce disque, pure transposition du répertoire de spectacle des Jaguars (ils rugiront le 21 décembre au Cabaret, tenez-vous le pour dit), réalisé dans les règles de l'art par l'ancien guitariste des Classels Jean-Claude Drouin (qui a eu le bon goût de ressusciter l'inimitable son des Echocord et autres Echolette, chambres d'écho bénies des dieux), est un tour d'horizon fascinant des genres très variés de rock instrumental: des reprises surf (*Pipeline*, *Sealed With A Kiss*), rock'n'roll (*Guitar Boogie Shuffle*) ou ragtime (*Maple Leaf Rag*), des adaptations de thèmes classiques (*Casse-noisette*, *Funiculi-Funicula*), en plus de refontes des immortelles d'Arthur (le slow collé serré *Mer Morte*, *Solitude*,



Jaguar Shake, Supersonic Twist.

Il y a aussi de vraies nouveautés, oui m'sieur, et pas des moindres. Mais trop peu pour ma panse immense: j'en aurais pris au moins deux autres à la place des versions originales de *Mer Morte* et *Supersonic Twist*, ajoutées pour fins... historiques par le producteur Dennis Pantis, l'ancien roi des groupes yéyés recyclés dans la réédition bon marché, qui effectue ici un retour notable. Cela dit, le slow *Galaxie M87* est une langoureuse splendeur, *Soleil Rouge* un country craquant (avec le violoniste André Proulx en renfort), *Guitar Strip* un imparable jerk pour discothèques dans le vent, *Snowboard* un rock de garage bien tacheté, *Ouananiche Twist* un irrésistible surf.

Vous allez dire, il connaît Guyline, le zigage, alors forcément, il est vendu à la cause. Sachez-le, j'étais mordu des Jaguars dix ans avant qu'elle ne rencontre Arthur et découvre le rock instrumental, que je considère comme la forme la plus pure du rock: pensez-vous, c'est la guitare, l'instrument de base, qui chante, émeut, transporte, brasse, bouleverse! Comprendons-nous: je suis content pour Guyline. Mais encore plus pour moi.

ARCHEOLOGY

The Rutles
Virgin (EMI)

Ils étaient quatre. Dirk McQuigly, le charmeur. Ron Nasty, le cynique. Stig O'Hara, qui ne disait jamais rien. Et Barry Wom, né Barrington Womble, l'imbécile heureux. Ensemble, ils étaient les Rutles et, partis de Liverpool sans raison particulière, conquérèrent le monde avant la fin du

diner. Tous se souviendront de leurs chansons à succès: *Let It Rot*, *The Fool On The Hill*, *I Am The Waitress*, *Get Up And Go*, *A Hard Day's Rut* et *Ouch!* (les chansons-thèmes de leurs premiers films), etc.

En décembre 1970, après maintes querelles intestines, Dirk poursuivit Stig et Barry en justice; Barry poursuivit Dirk; Nasty poursuivit Stig et Barry; enfin, Stig se poursuivit lui-même par erreur. C'était la fin d'un rêve. La fin? Vingt-six longues années plus tard, revola les Rutles, le temps d'un disque de chansons inédites intitulé *Archeology*. Dirk n'est plus là: il est devenu humoriste. Mais Stig, Barry et Ron, trois quarts des Pre-Fab Four, ont vaillamment repris le flambeau et révélé de nouveaux joyaux, dont *Major Happy's Up And Coming Once Upon A Time Good Time Band*, *We've Arrived (And To Prove It We're Here)*, *Eine Kleine Middle Klasse Musik* et la divine *Shangri-La*. Merci, les gars.

(Explication: la bande du *Monty Python's Flying Circus* et celle de *Saturday Night Live* créèrent pour la télé en 1977 la plus géniale, féroce et affectueuse parodie imaginable de l'histoire des Beatles, cautionnée par George Harrison lui-même, aujourd'hui disponible en vidéocassette. Les chansons, surtout, étaient de brillants amalgames de passages caractéristiques du canon beatlesque, fondus en nouvelles chansons dont les fans s'entichèrent. Il fallait bien que les Rutles réapparaissent à leur tour et vident leurs propres vieux tiroirs. C'est chose faite avec *Archeology*, et c'est parfois plus jouissant que l'*Anthology*.)

PURE DISCO

Artistes divers
Polydor (PolyGram)

Saleté de disco. Maudite musique à pistons qui a gâché mon adolescence. Moi qui aurais tant aimé danser toutes les danses des années soixante, le twist, le madison, le jerk, le hully gully, le swim, le stroll, le watusi et le batutsi (la variante inventée par Batman), j'ai eu le malheur d'avoir seize ans en pleine fièvre du samedi soir. Jamais pu tenir plus de cinq minutes dans une discothèque sans vouloir assommer quelqu'un avec le talon de mon soulier Patof. Le disco me poursuivait partout, dans les parties d'amis, chez les copines, jusque dans les 45-tours de frerot. L'enfer était un son, toujours le même, insupportable et inéluctable, celui des cymbales qui s'ouvraient et se fermaient en faisant *disss-co, disss-co, disss-co*. Même les Stones s'y mettaient avec *Miss You*, Kiss avec *I Was Made For Loving You*, Rod Stewart avec *Do Ya Think I'm Sexy*. Où que je me tourne, des traîtres se livraient à leur sale besogne. Moi-même, je succombais parfois, hormones obligent. A preuve, cette photo de mézigue en habit trois pièces modèle John Travolta, au bal des finissants du cégep. Ben oui quoi, elle me trouvait bien là-dedans, Linda.

Pas loin de vingt ans ont passé, et le disco me cherche encore. Et me trouve. Cela s'appelle *Pure Disco*, une innombrable cochonnerie sous forme de compilation en compact. A chaque fois que je reçois un truc du genre, c'est pareil. Je me dis: un cadeau pour frerot. Et puis, comme s'il y avait en moi deux volontés distinctes, la main au bout de mon bras droit sort le compact du boîtier et l'insère dans le lecteur. Numéro quatre, exige l'index: *If I Can't Have You*, par Yvonne Elliman. A chaque fois, le même pincement en dedans. Numéro dix-neuf: *Don't Leave Me This Way*, par Thelma Houston. Je mollis. Douze: *Best Disco In Town*, par The Ritchie Family. Je souris bêtement. Neuf: *I Love The Nightlife*, par Alicia Bridges. Je suis répandu sur le plancher. Je ne donnerai pas le disque à mon frère. Peux pas. Saleté de disco. Saleté de nostalgie.

KARLHEINZ STOCKHAUSEN



une expérience octophonique surround unique

une coprésentation

acreq

USINE C

mardi 3 décembre

2 représentations : 19h30 et 21h00

à l'Usine C : 1345, ave. Lalonde, Montréal, métro Beaudry.

sièges limités : 10\$/ étudiants : 8\$

guichet Usine C : 521.4493 ADMISSION : 790.1245

"Je persifle et je singe"

SOL PLUS DÉLIRANT QUE JAMAIS!

LA CRITIQUE LE SIGNE!
LE PUBLIC PERSISTE!

6 DERNIÈRES SUPPLÉMENTAIRES

30 NOVEMBRE : 17 H 00 ET 20 H 30
5 ET 6 DÉCEMBRE : 20 H 00
7 DÉCEMBRE : 17 H 00 ET 20 H 30

Dans le cadre de la guignolée des Oeuvres de la Maison du Père, déposez vos dons en argent ou en produits d'hygiène personnelle au Gesù les 5, 6 et 7 décembre

COMPLÉT Octobre du 2 novembre du mardi au vendredi à 20 h samedi à 17 h et 20 h 30

Les Gesù
Salles du
1200, rue de Bleury, (côté Place des Arts)

Info/Réervations
(514) 861-4036

BILLETTS
(514) 790-1245
1 800 361-4595

SRC # Télévision CKAC 730

ADMISSION

PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. FOR WAR CHILD, PAVAROTTI & FRIENDS, PGS 15,95\$
2. OPÉRA POUR DEUX, DUBEAU/MARION, ANALEKTA 16,95\$
3. TUTTO PAVAROTTI, LUCIANO PAVAROTTI, PGS 18,95\$
4. CANTUS MARIALES, ABBAYE DE ST-BENOÎT-DU-LAC, ANALEKTA 17,95\$
5. À LA DÉCOUVERTE DU CLASSIQUE, ARTISTES DIVERS, NAXOS 9,25\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. QUIDAM, BENOÎT JUTRAS, BMG 13,95\$
2. GUITAR TRIO, LUCIA/DI MEOLA/MC LAUGHLIN, PGS 16,95\$
3. NIGHT TO NIGHT, GEOFFREY ORYEMA, EMI 16,95\$
4. CESARIA, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$
5. UNDERGROUND, GORAN BREGOVIC, PSI 24,95\$

POP FRANCOPHONE

1. 40 CHANSONS D'OR, CHARLES AZNAVOUR, EMI 23,95\$
2. LE DÔME, JEAN LELOUP, SELECT 17,95\$
3. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SELECT 17,95\$
4. L'ÂME DES POÈTES, ARTISTES DIVERS, EMI 16,95\$
5. PIGEON D'ARGILE, KEVIN PARENT, SELECT 18,95\$

POP ANGLOPHONE

1. ANTHOLOGY 3, THE BEATLES, EMI 29,95\$
2. NEW BEGINNING, TRACY CHAPMAN, WARNER 17,95\$
3. JAGGED LITTLE PILL, ALANIS MORISSETTE, WARNER 17,95\$
4. TRAINSPOTTING, TRAME SONORE, EMI 16,95\$
5. COREY HART, COREY HART, SONY 15,95\$

SUGGESTIONS

514 861 4036

15,95\$

24,95\$

16,95\$

15,95\$

15,95\$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242



LES ARTS

ARTS VISUELS

Formes et paysages

BERNARD LAMARCHE

«ICI — MAINTENANT — LÀ»
Francine Larivée
Galerie Yves Leroux, 5505, boulevard Saint-Laurent, espace 4136.
Jusqu'au 21 décembre

On pourrait avoir recours aux écrits d'art de Diderot afin de parler de la nouvelle production de Francine Larivée. En effet, l'idée qu'un parcours en forêt puisse générer une production photographique telle que celle que l'artiste propose à la Galerie Yves Leroux n'est pas étrangère aux récits que Diderot, en critique d'art du XVIII^e siècle, élaborait à partir des tableaux présentés au Salon officiel, feignant de s'y promener.

À ce moment, Diderot jugeait de la qualité des tableaux paysagistes à leur capacité de s'effacer devant le spectateur pour que le regard ne soit pas gêné au fil de la contemplation, de manière à le laisser sans heurts parcourir leur composition. Absorbé dans cette fiction, il se plaisait à loisir à confondre le lecteur, ce dernier croyant à une réelle promenade dans les campagnes avoisinantes. Comme Diderot invitait à le suivre dans cette déambulation au centre du tableau, d'une certaine façon, on accompagne Larivée dans les siennes. Ce parallèle avec les œuvres de Larivée serait facile à produire, car littéralement c'est ce à quoi elle nous convie à travers la série de 23 photographies (13 en couleur) accrochées sur les murs de la galerie. Facile, mais attention, trop facile...

Il y a en effet plus que cela, et d'ailleurs, une des raisons qui font que ce lien instructif ne saurait résister, c'est que cette dernière production de l'artiste ne tient pas toute seule. Elle n'est qu'une des avenues vers lesquelles l'a menée son travail sur la nature sauvage, les jardins et plus récemment la préservation des paysages forestiers. Ces derniers essais dialoguent avec les précédents, qui avaient tous plus ou moins à voir avec l'organisation du paysage circumscribed et clos qu'est le sol en forêt. Ces photographies témoignent d'une intention à établir un relevé presque archéologique des sites et de leur végétation indigène, qui dirige les pas



FRANCINE LARIVÉE

La question de l'écologie et du sort réservé à la nature est également au centre des préoccupations de Francine Larivée.

de l'artiste. Si cette dernière s'enfonce dans les bois pour y recueillir les motifs qu'on retrouve dans les photographies, ce n'est pas notre privilège, c'est le sien. L'idée d'un parcours n'émerge que difficilement, à cause de la limitation extrême des repères spatiaux qui nous sont donnés.

Ce que le regard doit voir

Contrairement aux œuvres dont Diderot appréciait la discrétion compositionnelle — l'idée selon laquelle la composition paraissait «naturelle» à même sa rigoureuse planification —, les photographies de Larivée sélectionnent, recadrent et déterminent ce que le regard doit voir. Les formes se répètent, se brouillent et se travestissent selon un effet caméléon qui parfois rend la nature des formes indécidable et la lecture incertaine. Si l'utilisation du noir et blanc exalte le caractère graphique des textures offertes par le terrain, les photographies couleur soulignent des propriétés chromatiques complexes qui peuvent donner le même effet.

Les images de Larivée provoquent une distanciation face à ce paysage par le fait que nous n'y entrons pas, occupés que nous sommes à observer, étonnés, l'extrême organisation des lieux. Contrairement à une pratique du jardin qui, au XVIII^e siècle, s'évertuait à mimer la nature, les

photographies de Larivée montrent combien la nature peut sembler artificiellement organisée selon des normes faussement architecturales. À s'y tromper, on jurerait qu'elle a modifié les lieux. Elle les laisse pourtant intacts. Ces images montrent ces artifices sans renoncer toutefois à une certaine forme de beauté qui n'a rien à voir avec les catégories philosophiques du sublime ou du pittoresque.

La question de l'écologie et du sort réservé à la nature est également au centre des préoccupations de l'artiste. Ses interventions, qui prirent récemment l'allure de sculptures de mousses végétales en recouvrant des structures déjà existantes, comme ce petit barrage dans le jardin historique de Métis-sur-Mer, près de Rimouski, impliquent un processus de nettoyage et d'éclaircissement des lieux afin d'en favoriser la survie. Ici, le souci écologique est moins centré sur le recyclage que sur la conservation des lieux, à travers une prise de conscience revalorisante de leurs vertus esthétiques et plastiques. Ces images, pour autant qu'on garde en tête qu'elles sont l'œuvre d'un artiste rattachée à la sculpture, en écho avec le reste de sa production, presque une dépendance, dépassent largement la simple taxinomie documentaire.

MARCEL SAINT-PIERRE

Galerie Éric Devlin, 460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 403.
Jusqu'au 18 janvier 1998

Saint-Pierre expose à la Galerie Éric Devlin cinq nouvelles toiles qui marquent un écart avec sa production précédente. On renoue avec le foisonnement coloré de cette peinture abstraite, mais certains déplacements distinguent ce nouveau volet. Les transparences brillantes de la surface peinte demeurent, mais les multiples facettes qui forment autant de plis séquentiels prennent de nouveaux accents qui correspondent au délaissement par l'artiste des références urbaines. La trame rythmée de la ville a laissé sa place à des références plus axées sur l'histoire de la peinture. Par l'utilisation des bandes métalliques qui dépendent de certains épisodes de la peinture abstraite, ou inversement par le recours à des coloris qui pourraient laisser entendre que l'artiste se rapproche d'une forme macroscopique de paysage, des réseaux autres gravitent autour de cette peinture récente.

L'artiste a renoncé à une certaine forme de répétition. Les lignes colorées ne sont plus reprises en écho les unes avec les autres, ce qui caractérisait sa dernière production. Un chaos plus affirmé règne à sa place. Cette désorganisation est cependant contrôlée par le chiffonnage des matières plastiques sur lesquelles l'artiste dispose ses pigments avant transfert sur toile. Une désorganisation légèrement ressaisie par ce qu'on reconnaît à peine dans le fond du tableau comme des bandes de couleur, dont on arrive mal à comprendre comment elles parviennent à se faire remarquer tant la surface des tableaux est chargée.

Pour appuyer ce refoulement de l'abstraction géométrique, les bandes métalliques d'une toile texturée s'intègrent aux œuvres, ajoutent à leurs jeux formels et interagissent avec la lumière ambiante. Cette nouvelle production fait mieux comprendre le côté pop que l'œuvre de Saint-Pierre a toujours un peu retenu, dans sa relation peut-être involontaire avec une certaine forme d'imagerie fantastique, en dehors de la filiation maintenant lointaine avec le groupe Support-Surface. Les déploiements rythmiques de ces espaces picturaux

conservent une facture qui les rapproche de formes d'art populaires, on pense sérieusement à la bande dessinée.

On se demande toutefois où cela va le mener. On a beau résister à tout prix à une conception évolutionniste de l'art, ce qui forcerait les artistes à toujours renouveler leurs formules, condamnant à l'oubli ceux qui n'y arrivent pas, mais encourager la redite constituerait un écueil bien plus grave. Marcel Saint-Pierre n'en est évidemment pas là. Il est un artiste établi qui a su évoluer au sein de paramètres très stricts qu'il s'est lui-même imposés. Il est déjà allé très loin à l'intérieur de ces limites. Tout en sachant qu'il a su le faire très régulièrement jusqu'à maintenant, en modifiant à chaque fois sa manière, on est en droit peut-être de s'inquiéter pour la suite. Mais on peut sans doute lui faire confiance là-dessus.

Oliver Dorfer

Dans la petite salle de la galerie, Oliver Dorfer, un jeune artiste autrichien dont la carrière connaît une montée fulgurante en Europe, expose les dernières œuvres qu'il a produites à Montréal, à l'atelier Circulaire. Des œuvres sur papier dont le style s'inscrit dans une tradition expressionniste et qui suggèrent des affinités avec l'art rugueux de Dubuffet. Une iconographie savamment naïve qui articule la figure humaine au centre de mécaniques obsolètes. La salle contient aussi une sculpture tout aussi impure, une chaise hors normes, d'échelle démesurée, recouverte de plâtre et de jute jaunies, accompagnée de deux formes allongées appuyées sur elle de part et d'autre, réminiscences des bras du corps. Un trône dont le siège est troué d'un entonnoir qui parle des fuites du corps, associées à son vieillissement.



MICHEL DUBREUIL

L'outre-bord, 1996, de Marcel Saint-Pierre.

GALERIE TROIS POINTS
JOCELYNE AUMONT

Offrez une œuvre d'art à Noël. Nous avons un bon choix à moins de 500\$

Michèle Assal	Nathalie Grimard
Stéphanie Béliveau	Paul Lacroix
Marie-Claude Bouthillier	Louise Masson
Richard Deschênes	Marcel Saint-Pierre
Suzanne Dubuc	Jennifer Walton

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520, Montréal Tél: (514) 866-8008

ART EN TOURNÉE

Organisée et mise en tournée par le Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa

Miyajima
Chemin mille

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
5 DÉCEMBRE 1996 - 27 JANVIER 1997

Vernissage : le 5 décembre à 18 h
Renseignements : (514) 288-0811

Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada Canada

CONCOURS

«Jeunes critiques en arts visuels»

Le CIAC-Centre international d'art contemporain de Montréal, en collaboration avec Le Devoir et Noranda, présente le concours Jeunes critiques en arts visuels.

Ce concours s'adresse aux étudiants des niveaux primaire (dernière année), secondaire et collégial (1^{re} année) sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal. Ceux-ci sont invités à visiter l'exposition MIYAJIMA Tatsuo présentée au CIAC entre le 5 décembre 1996 et le 26 janvier 1997 et à rédiger un texte. Un lauréat par niveau scolaire sera retenu.

En plus d'être **GRATUIT**, **LUDIQUE** et **ENRICHISSANT**, ce concours répond à toutes les exigences d'un programme pédagogique de français, d'arts plastiques ou d'histoire de l'art!

INSCRIVEZ-VOUS DÈS MAINTENANT EN TÉLÉPHONANT AU CIAC AU (514) 288-0811.

De nombreux prix à gagner

Des dictionnaires Larousse, des livres de la Librairie du Square, des billets-spectacles offerts par la Maison Théâtre, des appareils audio Panasonic, un vélo de montagne tout équipé pour le lauréat du niveau secondaire : prix spécial offert par Noranda, des abonnements de 3 mois au journal Le Devoir..., sans oublier la publication des textes primés dans le journal Le Devoir!

LES RÈGLEMENTS DU CONCOURS SONT DISPONIBLES AU CIAC
314, rue Sherbrooke Est, H2X 1E6 • Tél. : 288-0811 • Téléc. : 288-5021

Nous remercions tout particulièrement Noranda qui rend possible la réalisation de cet événement, ainsi que tous nos partenaires et commanditaires pour leur généreuse contribution.

CONSEIL DES ARTS Gouvernement du Québec Ministère de la Culture et des Communications LE DEVOIR CEQ LAROUSSE LA LIBRAIRIE DU SQUARE 314, rue St-Henri, Montréal H2X 1E6 (514) 288-0811 (514) 288-5021 Panasonic noranda

MIYAJIMA
Tatsuo

5 décembre 1996
26 janvier 1997 • Vernissage jeudi 5 décembre à 18 h

Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est • Métro Sherbrooke
Tél. : (514) 288-0811 • Téléc. : (514) 288-5021

LES ARTS

ARTS VISUELS

Les absences du corps, re-bis

BERNARD LAMARCHE

KARIN TRENKEL

Skol, 460, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 8 décembre

L'idée du laboratoire n'est jamais très éloignée du travail de Karin

Trenkel, une jeune artiste originaire d'Allemagne qui réside depuis quelques années à Rotterdam, aux Pays-Bas. À son deuxième passage au Québec depuis 1992, où elle avait présenté une performance au Centre de diffusion des étudiants de la maîtrise en arts plastiques de l'UQAM, elle propose chez Skol un projet qui com-

porte une collection d'objets fabriqués ou *ready-made*.

La série meuble l'espace en faisant écho à certaines des caractéristiques de la galerie. Dans ce cas, qui dit laboratoire dit non seulement atmosphère clinique — par une certaine froideur lisse des choses — mais également accumulation, manipulation et trans-

formation de la matière. À la source de sa production, le moulage et ses divers procédés de mise en forme; à son terme, les objets finis gardent les traces du corps, ou semblent l'attendre, semblent faits pour l'accueillir, toujours afin de l'immobiliser, de le retenir, pour lui rendre l'existence un peu confuse.

Les objets produits par l'artiste condensent plusieurs types d'appareillages tirés d'un quotidien obsédé par la mesure du corps. Entre la machine sportive, qui assujettit le corps pour mieux lui donner forme, le tabouret, le comptoir ou la chaise qu'elle modifie selon les empreintes que le corps peut y laisser, Trenkel parle autant de torture que de sensualité dans le rapport aux objets qui nous entourent. Par exemple, la petite salle dans le fond de la galerie a été transformée pour lui donner un aspect aseptisé. Pour cet espace, afin de lui retirer les aspérités (tuyauterie, briques, etc.) présentes aussi dans la grande salle (et dont elle se sert dans les œuvres qui y sont présentées), l'artiste a reconstruit un plafond avec éclairage encastré, alors qu'elle a recouvert le plancher de tuiles de vinyle gris.

À l'intérieur, deux appareils offerts à la manipulation mais dont on ne peut savoir au juste la fonction précise sont manifestement construits à partir des mesures du corps. Les creusées qu'ils affichent sont moulées à partir de celui-ci, mais les objets sont rendus si abstraits que le corps, rompu à l'amnésie, n'en reconnaît plus l'usage.

Deux manières

Comme le précise très clairement le texte accompagnant l'exposition, deux «manières» semblent polariser l'ensemble de ces travaux. Une première incarnée par ces appareils dysfonctionnels, reconnaissable à ses formes «hyperstructurées», alors que l'autre serait davantage qualifiable de «formes abandonnées en quelque sorte à leur première nature de matériau.» À mettre sous cette catégorie, une chaise constituée de blocs d'argile accumulés. L'absence du corps est encore manifeste tant les traces de la manipulation de l'argile sont évidentes.

Pendant deux jours, tournée vers la fenêtre de la galerie qui donne sur l'extérieur, Trenkel a modelé la chaise de ses doigts, pour lui donner forme en lui retirant de sa matière. Les restes issus de cette mani-

pulation jonchent le sol, le siège a plié légèrement sous la pression du corps de l'artiste. L'œuvre devient la résultante d'une patiente performance dont l'accès nous a été interdit. Un faire long et lent a forcé la réduction et la restriction des activités du corps à cette activité manuelle sédentaire. Le processus artistique est abordé comme trace, comme reste. Tout comme pour une autre pièce, accrochée au mur, qui rappelle la forme d'un métier à tisser, fait celui-là de fils de fer. Les câbles sont traversés de pièces de caoutchouc-mousse de diverses dimensions qu'ils compressent et retiennent rigide en place.

On l'aura compris, les œuvres de Trenkel traitent en général de fixité. Son expérience avec le moulage lui aura permis d'élargir la question de la trace du corps et des objets à des considérations plus larges. Les œuvres tentent de s'accrocher au corps du spectateur tant par l'utilisation que ce dernier peut faire de certaines pièces que par le choix des matériaux que l'artiste privilégie. Des rapports dont l'intermédiaire, l'interface principale, demeure le toucher.

Souvent l'artiste recouvre de caoutchouc l'embouchure des orifices prévus à notre usage. Cette rugosité nous retient en induisant un contact qui rappelle la texture des muqueuses, ou encore celle de l'argile alors qu'elle est pétrie. Cette organicité contraste avec l'environnement lis-

se des meubles qui la supporte, cette douce étrangeté redouble le travail de l'immobilisation du corps qui semble définitivement être un des moteurs de cette production.

«ŒUVRES RÉCENTES»

Cathy Daley
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Local 502
Jusqu'au 14 décembre

La galerie Paul Petro Art Contemporain de Toronto organise la venue de l'artiste torontoise Cathy Daley à Montréal. Vous aurez peut-être eu l'occasion de voir les travaux de l'artiste à Saint-Hyacinthe en mai dernier, dans une exposition de groupe intitulée *Trame de mémoire*. Sa dernière exposition solo à Montréal remonte à 1988, chez Oboro.

Au local 502 de l'édifice Belgo, en face de la galerie René Blouin, elle présente sa dernière production qui reprend les motifs de robes nimbées de coups de pinceau au pastel à l'huile noir. L'iconographie de la robe noire est reprise selon un déploiement formel qui lui insufflé différents mouvements, souvent connotés de sens. On sent la trame du corps qui impose sa silhouette au vêtement, mais il ne reste que cette enveloppe sur le papier, le corps est absent. Seul le contenant prévaut.

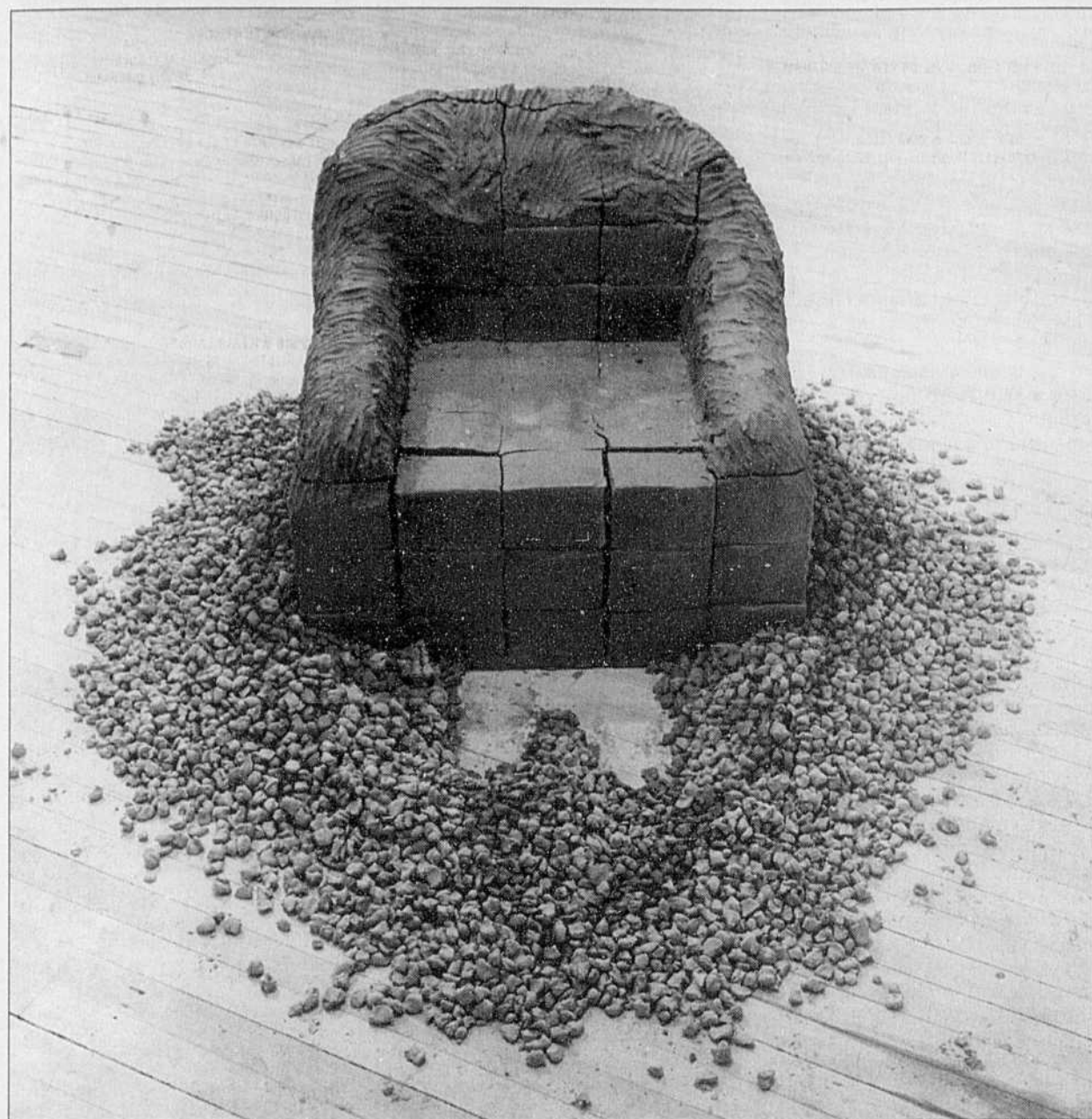
On parle beaucoup de fantaisie dans la production de Daley. Cette légèreté est en effet induite par la nature de ce qui est représenté. Les robes se comparent à des somptueux vêtements, les crinolines virovolent, le mouvement des formes possède une grâce indéniable. Il y a donc désir d'engager le spectateur dans un jeu de séduction imprévisible. Une séduction qui à son tour prend parfois les accents d'une belle irrévérence, introduite par des points de vue qui dévoilent à certains endroits le dessous de ces robes. Sans oublier les références inmanquables au côté *glamorous* de la mode. Toutes ces réalités sont réduites à l'état de signes plastiques qui charrient ces attributs primaires, selon une conception archétypale du vêtement féminin. Par contre, ce traitement schématisé, l'utilisation d'un noir gras et sale et la déformation des formes renversent crûment cette proposition.

La constitution de l'identité

Ces formes vidées de leur substance prennent le relais de la personnalité et s'accaparent tout l'espace réservé à la constitution de l'identité. Ce faisant, et grâce à leur réduction au rang de signes, ces robes gardent la capacité de véhiculer d'autres référents qui sont le revers de la médaille des fantasmes. L'anorexie et la boulimie sont aussi les sujets de ces œuvres. Le gonflement ou l'effacement de certaines de ces formes parlent non seulement du sort réservé au corps de la femme par ces états appartenant à un social aliénant mais font aussi référence aux distorsions du corps des *fashion victims*.

Le rythme dansant effréné qui s'empare de ces moules les transforme à un point tel que les bretelles se brandissent comme les serpents d'une tête de Gorgone. C'est comme si ces mouvements, ces envolées d'apparence délicate, se retournaient contre le corps incapable de les suivre, pétrifié. Ils deviennent les instruments quotidiens d'une torture domestique. On envisage une autre forme de mode vestimentaire, bâchée de cuir celle-là, qui ne fait pas l'économie d'une certaine forme de violence, une violence paradoxalement associée au plaisir. Cette imbrication des significations possibles du traitement du vêtement fait comprendre que les œuvres cherchent à contrecarrer le discours fantasmagorique.

On pourrait parler, pour ces œuvres, un peu comme on dit «mise à prix», ou «mise à mort», d'une critique de la mise en spectacle du corps féminin. Le mécanisme de la délectation voyeuriste est partiellement enrayé. En partie seulement, car, pour fonctionner, pour atteindre un impact encore plus frappant, cette dissonance doit tabler minimalement sur un effet d'attrance, ce qui, à dessein, ne constitue que la couche superficielle de cette production.



GUY L'HEUREUX

Joe FAFARD, A.R.C., O.C.

Sculptures

Jusqu'au 14 décembre

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471
Du mardi au samedi de 10h à 17h

Les objets produits par l'artiste condensent plusieurs types d'appareillages tirés d'un quotidien obsédé par la mesure du corps. Ci-dessus, *Sans titre*, 1996.



LE MUSÉE

Chan Ky-Yut
peinture in-situLa Dépendance
jusqu'au 15 décembre 1996.

La première banlieue

MUSÉE DE LA VILLE DE LACHINE
110 Chemin Lasalle, Lachine, Qué. H8S 2X1
Tél.: 634-3471 (poste 346) Fax: 368-2147
du mercredi au dimanche de 11h30 à 16h30Avec le concours du ministère de la Culture
et des Communications du Québec

CLUB ART MONTRÉAL
présente : **I MUSICI** de Montréal
Mardi le 10 décembre à 19 h
«Enchan Chinois» 50 œuvres d'artistes québécois
Centre de Commerce Mondial (Ruelle des Fortifications)
747 Square Victoria
billet : 25 \$ (incluant vin & fromage après le concert) Métro Square Victoria
RÉSERVATION : 514-847-1644

FONDATION DEROUIN

CAMPAGNE DE FINANCEMENT DE LA FONDATION DEROUIN

La Fondation Derouin, organisme à but non lucratif, est administrée par un conseil composé de cinq membres qui s'est donné comme mandat d'organiser des rencontres culturelles avec des intervenants de diverses disciplines et des artistes issus des trois Amériques. Le succès d'*Intégration aux lieux* 1996 nous encourage à poursuivre nos activités. Si vous souhaitez soutenir financièrement *Intégration aux lieux* 1997, vous le pouvez en acquérant une sculpture tirée du projet *Migrations*, de René Derouin, et coulée par l'Atelier du bronze d'Inverness.

FONDATION DEROUIN
1303, Montée Gagnon, Val-David, Qc., J0T 2N0
Renseignements:
Montréal: téléphone (514) 524-6937 télécopieur (514) 524-3020
Val-David: téléphone et télécopieur (819) 322-7167

Sylvie Croteau

Luxe

ŒUVRES RÉCENTES

L'exposition se poursuit jusqu'au 30 novembre.

STUDIO GORA

460, rue Sainte-Catherine, Ouest, suite 507 Tél.: (514) 879-9694
Du mercredi au dimanche de 13 h à 19 h (métro McGill).

L'Atelier Circulaire

centre d'artistes spécialisé
dans la production et la diffusion de l'estampe
40, rue Molière est, Info: 272-8874

Exposition «terrepierre»

eaux-fortes de Wendy Simon

Vernissage, jeudi 12 décembre, de 17h à 21h



Exposition-bénéfice annuelle

jeudi le 5 décembre, de 17h à 21h

Estampes de 40 artistes

chez Biltmore, 4416, boulevard Saint-Laurent

Tirage à 20h (billets: \$ 10,00)

1^{er} prix: Voyage-séjour, «Les îlets de la plage» à Saint-

Barthélemy (2 personnes, 7 jours, avril)

2^e prix: une lithographie encadrée de Francine Simonin, 1996Galerie d'Art
Gilles EmmanuelEn exclusivité
les oeuvres de

GINGRAS I.A.F.

1981 - Palette d'Or de la
Fédération Interna-
tionale de Paris1985 - 1^{er} prix Metz France1985 - Diplôme d'honneur
de Vitell, FranceDominique Gingras
1172, croissant Descartes
Boisbriand (Québec) J7G 2Z2
Tél.: (514) 437-0217

Les Saturnales

OU LES FÊTES DU MONDE

Événement pour la famille
au Marché Bonsecoursdu 24 novembre au 6 janvier
du mercredi au dimanche
de 11h 00 à 18h 00

Expositions

Fil d'Ariane, chevaux de bois,
arbres de Noël, icônes
et dessins d'enfants

Entrée gratuite

Activités d'animation

À compter du 7 décembre

Danses et chants du monde, théâtre,
jeux et dégustationsMarché Bonsecours
350, rue Saint-Paul Est,
Vieux-MontréalProgrammation:
(514) 872-5371

CHAMP-DE-MARS

En collaboration avec:
LE DEVOIR

LES ARTS

LA VITRINE DU LIVRE D'ART

Vadeboncœur, Calder, Kandinsky, Léonard et Picasso

VIVEMENT

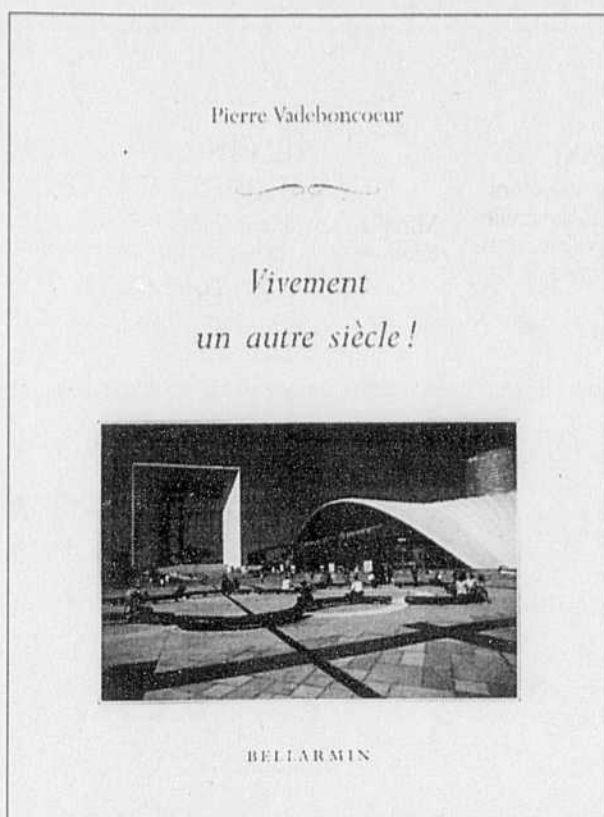
UN AUTRE SIÈCLE!

Pierre Vadeboncœur
Bellarmin, 308 pages

« La clé de cet ouvrage se trouve dans son épilogue », dévoile l'essayiste dès l'incipit. D'autant plus que cette clé fournit aussi son titre à l'ouvrage. En fait, on y découvre que Vadeboncœur a trouvé ce qui annonce « *vivement à un autre siècle* », ce qui fait signe et sens vers un autre temps, ce qui contredit absolument le négativisme et le nihilisme ambiants de notre âge de mort et de sang.

Cette bouée dans le naufrage des certitudes, c'est bien sûr l'art, qui n'est pas mort, quoi qu'en disent ces tristes esprits qui ne fonctionnent qu'à clichés de dérision et de cynisme. « Qu'est-ce qui dissipe non seulement le doute mais l'idée selon laquelle le doute serait invincible? », demande-t-il. « Qu'est-ce qui résiste comme une montagne? Qu'est-ce qui opère la révolution de l'existence contre la révolution épuisée de la déroute? Qu'est-ce qui annonce un autre siècle — un autre siècle enfin? L'art vit, l'art est vivant. »

Avant cette ultime déclaration, le livre fournit des dizaines de preuves de cette vitalité, tirées de l'œuvre de Magritte, Mozart ou Molinari, mais aussi des contre-exemples, sévèrement critiqués, comme ces immeubles bonbons et cuculs qui défigurent nos centre-villes. Tout cet ouvrage, de forte plume, se veut résolu-



Pierre Vadeboncœur

Vivement
un autre siècle!

BELLARMIN

KANDINSKY

Dessins et aquarelles
Vivian Endicott Barnett
et Armin Zweite
Flammarion, 231 pages

ment éclectique. Cela aussi, Vadeboncœur le confesse: il s'intéresse aux arts plastiques « *de la manière la moins académique qui soit, la moins ordonnée, la plus spontanée* ». Certains textes ont paru depuis 1988 dans la revue *Possibles*, dans le cadre de la chronique « *Lectures du visible* »; d'autres sont inédits. Tous valent largement l'investissement.

CALDER

Jean-Claude Marcadé
Flammarion, 159 pages

Jean-Claude Marcadé, directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique, en France, publie *Calder*, dans la collection « *Tout l'art — monographie* ». Marcadé y présente et y analyse en profondeur le travail de cet artiste d'une ingéniosité créatrice fabuleuse, qui a passé sa vie, depuis sa plus tendre enfance, à transformer des objets trouvés et des matières on ne peut plus ordinaires en sculptures élaborées, imprégnées de ludisme, fascinées par le mouvement. Nombreuses illustrations. Plaisir assuré.

L'ouvrage présente donc les dessins et les aquarelles du pionnier de l'art abstrait. Né à Moscou en 1886, fondateur à Berlin, en 1911, du groupe du Cavalier bleu, Kandinsky a été professeur au légendaire Bauhaus dans l'entre-deux-guerres, en plus d'être très actif sur la scène parisienne. Les œuvres de cet artiste cosmopolite reproduites ici, en couleurs, sont admirables pour elles-mêmes — et leur créateur les présentait lui-même comme des œuvres à part entière. C'est d'ailleurs en travaillant l'aquarelle qu'il a commencé, en 1910, à explorer les possibilités de l'abstraction pure.

Mais ces œuvres sur papier ont aussi beaucoup servi de travaux préparatoires pour des compositions plus importantes, le plus souvent des toiles d'assez grandes dimensions. L'intérêt s'amplifie encore quand on sait que la majorité des dessins et sur-

tout des aquarelles appartiennent toujours à des collectionneurs privés et ont donc été rarement dévoilées. On retrouve même des travaux de la période munichoise qui n'ont jamais été exposés auparavant. En fait, l'art graphique, pourtant capital dans le parcours de cet artiste, n'a jamais fait l'objet d'une exposition globale. Finalement, l'ouvrage propose trois longs textes de deux des plus grands spécialistes de Kandinsky, qui examinent tour à tour le style propre à Kandinsky, ses œuvres sur papier dans l'économie générale de sa production et la fortune de ses travaux dans les collections privées. Au total, c'est donc un ouvrage pour les mordus.

LÉONARD DE VINCI

Art et science de l'univers

Alessandro Vezzotti

Découvertes Gallimard, 160 pages

L'auteur, lui aussi né à Vinci, a naturellement développé une incommensurable passion pour le plus célèbre fils de sa ville. Il lui a consacré plusieurs expositions, aux quatre coins du monde, dont une à Toronto, en 1987. Il a fondé le Museo Ideale de Leonardo da Vinci di Arte Utopia e Cultura della Terra, toujours à Vinci, en 1993. Cette fois, il propose une nouvelle biographie analytique et critique du grand maître de la Renaissance, du génie de l'art, de la science et de la technique, de cette hydre à mille têtes, toutes bien faites et bien pleines, « *par-delà le mythe et le mystère, la légende et la rhétorique* ».

Pour ce portrait, Vezzotti a abondamment puisé dans les innombrables manuscrits autographes et documents originaux. L'iconographie — toujours magnifique dans cette petite collection qui compte maintenant 300 titres — compte environ 230 illustrations, tirées du corpus des œuvres attribuées en toute certitude à Léonard.



L'ABCDAIRE

DU MUSÉE D'ORSAY

L'ABCDAIRE DE PICASSO

Flammarion, 119 pages

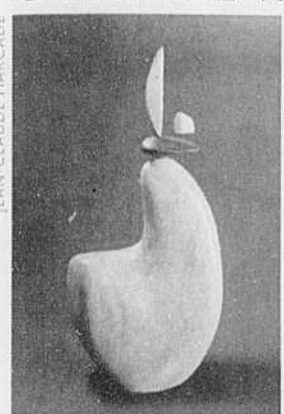
« Quand on voyage dans l'ABCdaire, le plaisir d'apprendre fait ricochet », annonce la publicité de cette petite collection où sont déjà parus une trentaine de beaux livres, en format poche, sur *Cézanne* et *Chagall*, *Le Château de Versailles* et *Le Mont Saint-Michel*, *Le Cigare* et *Le Whisky*, *Les Roses* et *Le Chat*. Le modèle récurrent de cet ouvrage d'initiation enchaîne un texte de présentation, un abécédaire proprement dit, qui permet de faire le tour du sujet en ordre alphabétique, puis une chronologie et une courte bibliographie, le tout en 119 pages bien comptées. C'est le genre d'ouvrage qu'on prend plaisir à parcourir aléatoirement, comme une abeille qui butine.

Ainsi, dans le *Picasso*, l'entrée « *Go-sol* » rappelle que c'est dans ce petit village des Pyrénées espagnoles, non loin d'Andorre, que Picasso a produit, en dix semaines, sept grandes toiles, une douzaine de moyennes, deux carnets de dessins et bon nombre de gouaches, d'aquarelles et de bois sculptés. Par leur stylisation, faite de visages allongés et de corps disloqués, surtout vers la fin du séjour, ces travaux annonçaient les recherches formelles qui conduisirent à la révolution artistique des *Demoiselles d'Avignon*. Au hasard de la consultation de l'autre livre, on tombe sur un encadré intitulé « *L'histoire au Musée d'Orsay* ». Le texte explique quelle voie elle emprunte dans cette institution parisienne consacrée à l'art du XIX^e siècle. L'histoire est bien sûr présente dans certaines toiles (comme *La République* de Daumier), mais elle est aussi dans l'univers urbain et moderne des toiles impressionnistes, dans les expositions à sujet thématique (genre: « *Les Français peints par eux-mêmes* »), les colloques et les conférences, les films et les cédéroms en cours de réalisation. Et le voyage continue. Et le plaisir d'apprendre fait ricochet...

Stéphane Baillargeon



CALDER



Flammarion

Journée
portes ouvertes
le dimanche 1^{er} décembre
Venez célébrer les 5 ans du pavillon Jean-Noël Desmarais!



PRÉSENTE

VOICI
les muses de
JOE FAFARD

Beverly I



Elinore



La princesse Louise



Régine



Ayrshire



Altamira I

Joe Fafard: les années de bronze
21 novembre 1996 - 16 février 1997

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Pavillon Jean-Noël Desmarais

1380, rue Sherbrooke Ouest, autobus 24 ou station de métro Guy-Concordia. Information: (514) 285-2000. Internet: www.mbam.qc.ca
Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi). Billets en vente aux comptoirs Admission: (514) 790-1245 ou 1 800 361-4595.cette
année,
fêtez Noël
6 fois
...au McCord

Le dimanche 8 décembre, *FINEST KIND*. Trois voix, belles à rendre jaloux les anges, chantent des airs traditionnels de Noël. 13 h 30; en anglais

Le dimanche 15 décembre, *WANDERING THROUGH MAGIC CHRISTMAS*. En marionnettes, en musique et en rires. LA PURPLE DRAGON puppet troupe de Kingston tire les ficelles. 13 h 30 et 15 h 30; en anglais

Le samedi 21 décembre, *PIPO ET LA MÈRE NOËL*. Une aventure théâtro-musico-palpitante, interprétée par les BOBÉADES. Avec viole de gambe, clavecin, violoncelle et violon baroque. 13 h 30; en français

Le dimanche 22 décembre, *LE NOËL DE GAËTANE*. Contes, chansons, et danses avec piano, cornemuses et flûtes irlandaises. 13 h 30; spectacle bilingue

Le samedi 28 décembre, *LES MOTS MAGIQUES* du réputé conteur JOCELYN BÉRUBÉ entraînent petits et grands au cœur du XVIII^e siècle. Avec accordéon et violon. 13 h 30; en français

Le dimanche 29 décembre, *NOËL AU XVIII^e SIÈCLE*. BRUNO PAUL STENSON connaît la chanson... et les enfants. Avec une pléiade d'instruments étranges et fascinants. 13 h 30 en français et à 15 h en anglais



ne manquez pas le traîneau : réservez vite !
Les places sont limitées : (514) 398-7100

Prix d'entrée (incluant la visite du Musée) : enfants 5 \$ / adultes 7 \$
690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal — Métro McGill



MUSÉE McCORD

Une journée de lutte et de deuil pour faire échec au sida

L'ART en DEUIL

LA FONDATION JOHN A. SCHWEITZER • 1^{er} décembre 1996 • LE DEVOIR

Entrée théâtrale
du Beaujolais Nouveau au

Sarah Bernhardt

café restaurant

représentations limitées

avec la participation de la
"cuisine du terroir"

acte 1

- Soupe à l'oignon, croutons à l'ail 4,50\$
- Pirojki de jarret de veau et foie gras, petite salade de saison 7,95\$
- Terrine de lapin "maison" aux pruneaux 6,95\$

acte 2

- Andouillette à la Lyonnaise 16,95\$
- Filet de truite poché au vin rouge et morilles 18,95\$
- Ris de veau braisés à la bourguignonne 20,95\$

acte 3

- Tarte Tatin 5,50\$
- Poire "suprise" pochée au vin rouge et épices 4,95\$

ré s e r v a t i o n

9 4 8 5 7 3 5

1265, ave. Bernard Ouest
Outremont • H2V 1V8

Avec la troupe des Crus du Beaujolais

Georges Dubœuf

Le Beaujolais Nouveau 1996
(servi au verre, en carafe, en bouteille)

• Chiroubles • Fleurie • Régnié • St-Amour